



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

Frontières

Société

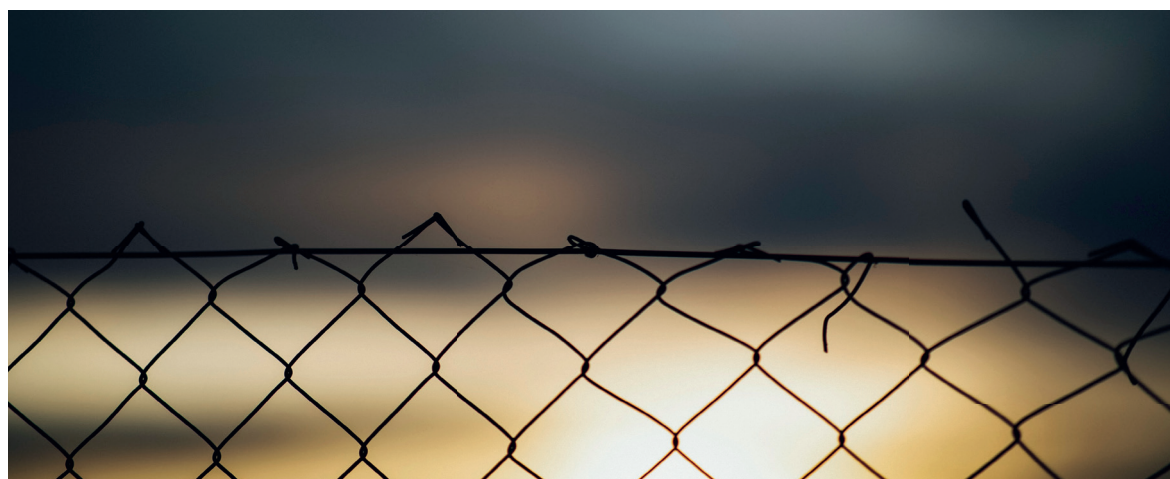
Paresser pour mieux créer

Sport

La spiritualité par le corps

Culture

Dès l'or que ça brille



Frontières

REMERCIEMENTS
MERCI À CEUX QUI SAVENT POUR LE VOL DES BIÈRES, MERCI À NOTRE GRAPHISTE POUR SON TALENT, MERCI À MARINE POUR SA PRÉSENCE CHALEUREUSE, MERCI AUX PLANTES DE SURPASSER AU TREPAS, MERCI AU CAKE ET AUX FONDANTS, MERCI À LA CHARCUTERIE VÉGÉTARIENNE D'ÊTRE RESPECTUEUSE DES ANIMAUX, MERCI AU SOLEIL MALGRÉ LE VENT GLACIAL, MERCI AU DERRÉNIARD, MERCI À MENI AU CAFÉ SOLUBLE, MERCI À BARANABE POUR SON MENSONGE

L'AUDITOIRE

N° 267
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ARLANE BOY DE LA TOUR AXELLE BURNIER, GRÉGORI BRUGGER, JIRIS CAPPAL, YLENA DALLA PALMA, GAËLLE DUBATH, JUDITH ECKMANN, VALENTINE GIRARDIER, NIKO GOLDMANN, SOPHIE HENZELIN, MAXIME HOFFMANN, OSCAR JORDAN, NATALIA MONTOWIT, LUCIE ORTET, PAULINE PICHARD, KILLIAN RIGAUX, YASMINE ROSARIO, KAREN RUFFIEUX, OLIVIA SCHMIDELY, LUCA SOLDINI, KAMTAR STIF, JESSICA VICENTE, NOËLLE WILHELM

SECRÉTAIRE COMPTABLE

JEANNE BÉRCHÉ

IMPRIMERIE

CENTRE D'IMPRESSION DES RONOUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
MAXIME HOFFMANN & VALENTINE GIRARDIER

DOSSIER
KILLIAN RIGAUX

SOCIÉTÉ
JESSICA VICENTE

FAE
HANNAH WONTA

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
YLENA DALLA PALMA

CULTURE
GAËLLE DUBATH

Dossier

04

Interview: Mousavi, Boris et Mehmet

06

Négocier des vies avec MSF

07

Lunaire, le droit de l'espace

08

Nouveau regard sur les frontières

09

Limites des frontières
Droit dans le mur?



SOCIÉTÉ

10

De la légalité à la dépendance

11

Paresse et créativité
Pouvoirs de nos bidules

12

Le gymnase a le vent en poupe!
Chronique polémique

13

Vrai Mec bien baraqué?...
Black-out

FAE

14

Votre voix : nos couleurs



CAMPUS

15

Votre endroit préféré
Où sont passés les canapés?

16

Dorigny, une longue histoire
Molière



SPORT

17

Droit du sport face aux médias

18

Sport et écologie
L'esprit des arts martiaux



SCIENCES

19

La lumière à la (ra)masse
Le chiffre : le cliché 51



CULTURE

20

Regarder par la fenêtre

21

Le champ prévu des imprévus
La musique dit qui tu es

22

Au fil des oeuvres: L'or
Z'Graggen

23

Concept en image: La beauté
S'engager rime avec écrire

CHIEN MÉCHANT

24

Dr.

Un pressentiment



Lorsqu'un pressentiment se concrétise en une réalité désolante, il ne peut que laisser un goût amer. Ce qu'en mi-janvier notre rédaction qualifiait de «bonne idée», s'est jour après jour transformé en une question urgente et fondamentale: qu'est-ce qu'une frontière? À l'heure où s'écrit cet éditto, l'armée russe belliqueuse et irraisonnée a envahi un pays dont elle refuse la souveraineté, l'Ukraine. La frontière, cette ligne invisible sur la réalité et qui n'émerge que sur les cartes, a été bafouée, foulée par des bottes et des chenilles qui n'apportent pas la paix, mais la guerre! Les soldats en sueur, les blindés à la fumée noirâtre et les traînées odorantes des missiles enjambent, écrasent et survolent des limites reconnues par le monde entier: une frontière nationale... Fermée, elle élève une prison culturelle et humaine qui cloisonne un espace politique dans un circuit clos intellectuellement dangereux. Il y fermente systématiquement des opinions douteuses. Forcée, elle tombe en emportant bon nombre de valeurs. L'équilibre entre les frontières est souvent comparé à un jeu, mais un jeu infiniment sérieux. Ce n'est pas un divertissement, encore moins un amusement. Elles garantissent un cadre à partir duquel un pays interagit avec les autres. Si tous reconnaissent ces espaces, une entente saine peut s'établir et perdurer. On parle ainsi d'«échiquier politique». Seulement, que se passe-t-il lorsqu'un «joueur» efface le damier noir et blanc ou l'arrange à son bon vouloir? «cette case est plus blanche que noire, d'un gris clair qui me plaît et qui me ressemble. Elle m'appartient et vous

n'avez rien à dire». Toute analogie a ses limites, mais celle-ci donne à entendre la tonalité: quand une frontière est niée, les règles changent et ce n'est plus une partie d'échecs, mais une série d'échecs à éviter.

L'histoire ne se raconte pas, elle se discute!

Les raisons qui ont engendré la Guerre en Ukraine ne se comprennent pas aisément. Bien malin celui ou celle qui saura démêler les entrelacs d'opinions et de fantaisies qui ont galvanisé les pulsions guerrières jusqu'à une telle extrémité. Il faudra du temps qu'une analyse cohérente soit produite. Mais, aujourd'hui déjà, une chose apparaît avec clarté: l'histoire événementielle se raconte plus facilement qu'elle ne s'étudie. Elle est revendiquée plus souvent qu'elle n'est discutée. L'ancien colonel du KGB sait y faire. Inépuisable, il honore l'adage soviétique: «Travaille le jour, étudie la nuit». Une fois le soleil à l'ouest, il médite savamment et écrit simplement ses analyses historiques et géopolitiques. Ainsi, le 12 juillet 2021, le site du Kremlin publiait un article – toujours disponible – où le président de la Fédération de Russie défend la proximité historique qui lie la Russie et l'Ukraine (la Petite Russie). D'après lui, elle n'est pas un autre espace autonome, mais le bord d'un plus grand ensemble: «*The name "Ukraine" was used more often in the meaning of the Old Russian word "okraina" (periphery), which is found in written sources from the 12th century, referring to various border territories*» (*"On the Historical Unity of Russians and Ukrainians"*)» par

Vladimir Poutine). L'article-fleuve décline beaucoup d'autres arguments qui défendent un lien de gémellité. Mais, l'argumentation est ponctuée de mots forts et questionnables. Le président y dénonce une décadence où proliféreraient des mouvements «*anti-russian*» (terme utilisé 9 fois) et «*néo-Nazis*» (6 fois). Encore plus surprenants, des encouragements patriotes donnent la réplique aux accusations: «*This indomitable generation fought, those people gave their lives for our future, for us. To forget their feat is to betray our grandfathers, mothers and fathers.*» Un discours qui galvanise donc, qui oscille entre appel à la haine et glorification d'un passé mythique. La guerre force à considérer ce geste avec dureté, mais la Russie n'a pas le monopole de cette industrie du mensonge. La France, pour ne citer qu'elle, est un champ de bataille politique où l'histoire se brandit telle une bannière aux couleurs de sa maison. Elle n'est pas discutée, elle est imposée comme un argument politique. Ainsi les Francs sont français... La collection Tract éditée par Gallimard offre des numéros dénonçant des manipulations grossières: N°46 Zemmour contre l'histoire. Il n'y a pas besoin de traverser l'Europe jusqu'aux steppes enneigées pour voir poindre le mensonge. Le gouvernement russe en agissant en criminel à montré où mène la manipulation décomplexée en politique. À nous maintenant de traduire notre indignation en acte: l'histoire ne se raconte pas, elle se discute. •

Migration: Fugues de sols minés

RENCONTRES • Mousavi, Boris et Mehmet fuient les troubles de leurs patries. Crises culturelle, politique ou ethnique, les ont poussés à quitter l'Afghanistan, la Turquie et le Cameroun, les réunissant temporairement en des trajectoires similaires. Les récits de leurs périples, tous brièvement figés par le Covid19, sont pour eux un exutoire.

Mousavi ou la résilience

Rasséréné par un *espresso*, Mousavi se prépare à narrer l'odyssée débutée quatre ans auparavant, qui lui vaut aujourd'hui la prise quotidienne de quatre doses de médicament contre le stress post-traumatique. Petit et discret, arborant une barbe de deux jours, l'Afghan de vingt-cinq ans réside en Suisse depuis plus de six mois. Il s'empresse d'inscrire trois dates sur le verso de l'addition, celles qu'il retient de son périple. Le 25 décembre 2017, un grave différend familial force Mousavi à quitter sa maison de Ghazni, pour sauver sa vie. Son frère et son père ont juré sa mort. Le jeune réfugié réapparait le 5 juillet 2021 à l'aéroport d'Athènes. Il clôt sa longue fuite en Suisse, à Chiasso, le 9 juillet 2021. Le trou béant entre son départ d'Afghanistan et son arrivée en Grèce a absorbé le concept de date, ne lui laissant que des décomptes approximatifs en termes d'heures.

L'itinéraire des mafias

Le 25 décembre 2017, peu après avoir quitté Ghazni, Mousavi rejoint directement le Pakistan. Il y contacte la mafia Abdulmalik Rigi pour franchir la frontière et entrer en Iran. Tout s'accélère alors. Mousavi n'est plus seul dans sa fuite. Les photos inscrites dans la mémoire de son téléphone témoignent des voitures dans lesquelles quinze personnes sont entassées, pour franchir la frontière. Les vidéos projettent les véhicules dans une traversée du désert à pleine vitesse, deux jours durant. À l'arrivée du groupe en Iran, six fuyants chiites sont tués par un groupe sunnite. Mousavi récolte, lui, diverses cicatrices. Pris ensuite à part, il échappe à l'œil des agresseurs en se cachant dans un convoi de vaches et de moutons, tâchant de se soustraire à toute

personne. Dormant le jour et se mouvant la nuit, alternant épisodes de course à pied et en voiture, il rejoint la ville de Bam (Iran), où la mafia lui ôte tous ses effets personnels. Deux jours et demi à Téhéran, puis Erzurum (Turquie), Istanbul: les destinations s'enchaînent pour Mousavi, voyageant en groupe de quinze, mais toujours seul, avec comme souci primaire de ne pas être vu. En Turquie, les montagnes procurent une ombre dans laquelle les migrants évoluent. À Istanbul, le jeune fuyard peine à franchir le Bosphore.

«Vous ne vous rendez pas compte du pouvoir de ces organisations»

Chaque matin, il s'affiche à la station de bus, où il est systématiquement refoulé, faute de passeport. Un appel à la mafia et le voilà délesté de 400\$ pour pouvoir poursuivre sa fuite. «Vous ne vous rendez pas compte du pouvoir de ces organisations», affirme Mousavi. L'Afghan s'envole d'Istanbul pour la Grèce. Il y est directement arrêté et bouté hors du pays à son lieu de départ, au-delà du Bosphore. Cette fois, une nouvelle stratégie s'impose. Mousavi embarque au port turc de Çanakkale pour le fameux camp grec de la Moria. Il garde de son voyage dans la cale quelques selfies pris avec un autre réfugié, barbes touffues et visages souriants. Sur place, c'est un enfer. Chaque soir, des membres de l'État islamique y tuent sans discernement Afghans, Kurdes et Iraniens. Un docteur délivre une autorisation de départ à Mousavi, l'envoyant à Thessalonique. À ce moment, la pandémie de

Covid19 prend son envol. Bloqué par un confinement, l'Afghan travaille deux ans dans une station de lavage de voitures. Pour enfin arriver au cœur de l'Europe, Mousavi essaie par trois fois la route des Balkans, en tentant d'entrer en Macédoine du Nord. En désespoir de cause, les 500€ qu'il paie à la mafia lui ouvrent une nouvelle voie. Il peut définitivement couper les ponts avec l'organisation. C'est le 5 juillet 2021; Mousavi a pu renouer avec les dates. Un vol l'emène en Italie, d'où il joint Chiasso. Trois mois plus tard, l'Afghan est auditionné et se voit délivrer un permis de séjour. Parmi les quelques photos que Mousavi a conservées de son autre vie, il exhibe fièrement son bulletin de notes gymnasiales, joutant les images de son voyage dans sa galerie photos. À sa maîtrise du dari, du pachtou et de l'anglais, s'ajoutent le grec (appris lors de sa fuite) et des bases de français. Avant sa fuite, il s'apprêtait à rejoindre une université en Afghanistan. Aujourd'hui, il ne sait s'il ose rêver obtenir un CFC d'électricien et être accepté un jour en tant que réfugié.

Boris ou l'intégrité

La loi des traités

Boris, lui, est dans une dent des rouages de la procédure d'admission à l'université de Genève. Son entretien d'admission se déroule le 1er mars. Dans sa mémoire, ce ne sont pas les dates, mais les contenus des décrets internationaux qui sont gravés. L'ancien étudiant de relations internationales a fui le Cameroun pour atteindre la Suisse, guidé par l'aura de la Convention de Genève. Il est depuis sous le couperet du Règlement de Dublin. Cette dernière législation rattache les migrant-e-s et réfugié-e-s au pays correspondant à leur visa ou leur entrée sur le sol

européen et les y renvoie. Dans le cas de Boris, ce serait l'Italie. Les conditions d'asile y sont déplorables, affirme-t-il: «En arrivant à Rome, j'ai ressenti pour la première fois de ma vie que j'étais noir, on me désignait en tant que negro.» En chemin, il a ainsi à tout prix évité de se faire enregistrer sur le sol italien, demeurant à Milan chez un ami du mois de février à novembre 2020. Des blessures datant de son départ du Cameroun sont restées sans soins complets jusqu'à son arrivée en Suisse. Elles lui ont valu de larges cicatrices et boursoflures aux épaules, aux poignets et à la tête.

«C'est une vraie guerre, mais rien n'est fait»

Ces cicatrices sont aujourd'hui partiellement cachées par un col roulé et un bonnet *Tommy Hilfiger*. Très posé, le Camerounais de 23 ans opte pour un jus d'orange et dépeint précisément, en anglais, la crise politique vécue par son pays natal, s'effaçant avant de parler de son histoire. «Au Cameroun, 80% de la population des 18 régions du pays sont francophones et 20% anglophones, une répartition reflétant les diverses colonisations du pays.

À la suite d'une grève estudiantine, tou-te-s sont emprisonné-e-s

En octobre 2016, sous la présidence de Paul Biya, au pouvoir depuis bientôt quarante ans, débutent une marginalisation et une ségrégation des citoyen-ne-s anglophones dans les institutions», explique Boris. Ces dernier-ère-s sont désignés comme des rebelles et s'insurgent. Un enjeu majeur est le remplacement des avocats anglophones par des

francophones. La loi de référence change alors de culture. À ce moment, Boris est étudiant en bachelier en sciences politiques à l'université anglophone de Buéa. Il participe à une grève estudiantine au mois de novembre, initiée par des professeur·e·s. Tou·te·s sont emprisonnés par l'armée, les filles sont violées par les soldats, les *gov men*, comme il les désigne. Boris sort deux semaines plus tard, quand ses parents paient sa libération. Lui qui écrivait pour le journal universitaire *Sum* ne se laisse pas intimider et continue à interviewer les passant·e·s, enquêter et dénoncer les actes du gouvernement. Les membres du mouvement séparatiste sont des civil·e·s, sans uniforme, et donc difficilement reconnaissables visuellement. L'armée ne fait aucune distinction, emprisonne et tue nombre d'innocent·e·s. Des arrestations ont lieu en pleine nuit, alors qu'elles deviennent illégales passé 18h. «La crise du Cameroun est la guerre la plus négligée du monde actuel. C'est une vraie guerre, des gens meurent tous les jours, mais rien n'est fait!», déplore Boris. Son nom, apposé au bas de chacun de ses articles, reflète son origine anglophone et lui vaut une seconde arrestation. Cette fois, le Camerounais est torturé, ligoté avec des fils de métal et laissé à même le sol. Ces actes de torture lui créent des cicatrices qu'il porte encore.

«La crise du Cameroun est la guerre la plus négligée du monde actuel.»

À sa libération, les hôpitaux de sa région sont fermés et il redoute de se rendre dans une région francophone pour recevoir des soins, ses données biométriques ayant été récoltées par la police. Son oncle lui fournit miraculeusement un passeport italien, dont Boris n'est toujours pas convaincu de la validité. Il lui permet de fuir à Lagos, au Nigeria le 21 décembre 2019, de recevoir des soins médicaux de base et de prendre le premier avion pour Rome le 22 décembre. Il ne sera complètement soigné qu'à son arrivée à Zurich, le 5 novembre 2020, après avoir été bloqué à Milan par le Covid19. En Europe, Boris se déplace en train. Il atteint le centre d'asile de Boudry, une institution récemment



Mousavi pose dans un parc de Renens, sept mois après son entrée en Suisse. Pour protéger leur anonymat, Boris et Mehmet n'ont pas souhaité s'afficher en photo.

accusée de maltraitance envers les migrants. Le jeune réfugié a été témoin de telles scènes: «Les Arabes, surtout Algériens et Marocains étaient surtout visés. Ils étaient parfois bruyants, mangeaient ou utilisaient leurs téléphones hors de leur chambre; ça créait ensuite des problèmes. Moi, j'avais appris à éviter tout contact avec les autorités».

Boris est toujours sous la menace d'un renvoi acté par le Règlement de Dublin.

S'ensuit le centre de Vallorbe. Boris est toujours sous la menace d'un renvoi acté par le Règlement de Dublin. Le papier accorde officiellement six mois aux autorités pour le renvoyer en Italie, mais sa durée a été étendue à cause du Covid19. Boris souhaitait s'inscrire à l'université de Lausanne pour recommencer

un master. En l'attente du permis de séjour nécessaire, il s'était attelé à l'apprentissage du français au moyen de vidéos *YouTube*. Depuis, récemment gratifié d'un permis N (demande d'asile), il espère être accepté dans le master de *Work Management* de l'université de Genève et pouvoir étudier l'année prochaine. Le Camerounais a préféré ne pas continuer ses études en sciences politiques, celles-ci lui rappelant le souvenir trop frais de ses pères et frères morts à la guerre. Boris n'a plus que quelques contacts avec sa famille et ses ami·e·s resté·e·s au Cameroun. Pour lui, la seule issue passe par un dialogue entre le gouvernement et les séparatistes. «Une armée ne devrait pas servir à tuer ses citoyens», ajoute-t-il. En attendant la possible poursuite de ses études, Boris se rattache aux activités proposées par l'association PAIRES (Projet pour l'Aide à l'Inclusion des Réfugié·e·s en Suisse), qui détient une antenne à l'université de Lausanne et forme des tandems entre locaux et réfugiés.

Mehmet ou la passion

La joie d'enseigner

Grand amateur d'échecs, Mehmet profite lui aussi des distractions offertes par PAIRES, qui comptent son activité de prédilection, des excursions ou des matchs de tennis. Sa boisson, c'est le thé turc, dont il dispose en réserves suffisantes dans sa salle de classe. Détendu et enjoué, il a pu retrouver les joies de son métier. Depuis huit mois, il dispense à titre bénévole des cours de turc à des enfants. Lorsqu'il était encore en Turquie, Mehmet était professeur de maths et de turc pour des élèves de huit à onze ans dans la ville de Tekirdog. À la suite de la tentative de coup d'État du 15 juillet 2016 contre le président turc Recep Tayyip Erdogan, l'état d'urgence est déclaré et les opposant·e·s au régime pourchassé·e·s. Mehmet ne peut plus continuer à exercer, son école a fermé. Le Turc de 35 ans déménage alors à Kocaeli (Turquie) et fabrique des sels naturels chez un ami avant de partir pour la Grèce. Une halte à Edirne, dernier bastion turc, et Mehmet et six de ses compagnons atteignent la ville grecque d'Évros après dix heures de marche. Ils y sont emprisonnés cinq jours avant d'être relâchés et envoyés à Athènes.

Depuis huit mois, Mehmet dispense à titre bénévole des cours de turc

Le Covid19 et ses conséquences frappent alors le groupe, qui loue une maison dans la capitale pour cinq mois. Lorsque les restrictions s'assouplissent, faux passeport italien en poche, Mehmet essaie de s'envoler pour Milan. Le dixième essai est le bon et l'amène, un train plus tard, à Zurich, le 24 avril 2021. Il n'a alors plus revu sa femme et ses deux enfants depuis bientôt deux ans. Le détenteur d'une licence en lettres se remémore ses vacances à la station balnéaire d'Antalya, où il aimait nager, tout en doutant de pouvoir y retourner. Il est cependant ravi d'avoir pu recommencer à enseigner, même bénévolement, à Lausanne. Mehmet, Boris et Mousavi semblent avoir enfin réussi à troquer temporairement le poids du costume de l'Ulysse d'Homère pour celui de Joyce. •

Killian Rigaux

Négociateur des vies

Interview: Laurent Ligozat

HUMANITAIRE • Diplômé en sciences économiques et politiques, Laurent Ligozat a œuvré toute sa carrière dans le domaine humanitaire. Après avoir effectué des opérations de terrain pendant une dizaine d'années pour le compte de diverses organisations non gouvernementales, du Fond des Nations unies pour l'enfance (UNICEF), de Médecins sans frontières (MSF) et il a rejoint la cellule d'urgence de la branche suisse de MSF. Laurent Ligozat a ensuite exercé le rôle de directeur adjoint des opérations pendant dix ans. Il est maintenant *senior advisor* à MSF et s'occupe spécifiquement de l'engagement et de la négociation.

Comment vous y prenez-vous pour intervenir dans les zones de conflit?

À Médecins sans Frontières (MSF), nous conduisons deux grosses familles de projets: les projets réguliers, qui durent en général plusieurs années, et ceux d'urgence. Pour certaines opérations, nous sommes ainsi déjà présent-e-s dans le pays. Par exemple, en tant qu'organisation médicale, nous pouvons mener des projets sur la tuberculose, le VIH ou d'autres maladies, sur une période de dix à quinze ans. Des fois, dans ces pays, il y a de l'instabilité ou un conflit qui se crée et on réagit à ces crises-là. D'autres fois, on décide d'aller dans des pays où l'on n'est pas présents, parce qu'un conflit éclate. MSF suisse est présent dans plus de 25 pays. Pour le mouvement MSF global, c'est environ 70 pays.

Quelles sont les précautions à prendre lors d'une intervention?

En premier, nous évaluons la plus-value que nous pouvons amener. La deuxième étape consiste à s'assurer que nous serons toléré-e-s, accepté-e-s par les belligérants. C'est très important, car si ce n'est pas le cas, on peut devenir une cible. On s'assure donc qu'il y a une certaine acceptation de notre intervention, qui implique en général l'engagement d'une discussion et des négociations avec les acteur-ice-s. Il faut savoir que notre espace de travail n'est pas donné. Ce n'est pas parce qu'on est MSF et qu'on arrive avec des principes de droit humanitaire international que les acteurs vont nous laisser travailler. En troisième lieu, on évalue les besoins. On va regarder là où l'on aura le plus grand impact par rapport à la capacité de réponse locale, nationale ou d'autres acteur-ice-s internationaux-ales. Il faut aussi prendre en compte ce qu'on sait faire, par rapport aux besoins des populations, car on a l'expertise dans

certaines domaines et pas dans d'autres. Ensuite, on décide collectivement de ce qu'on va faire, au niveau du département des opérations, du département médical et avec les équipes sur le terrain: quelles stratégies à mettre en place, comment et avec quels moyens financiers et matériels?

Concrètement, y a-t-il eu beaucoup de situations où l'on vous a refusé de travailler?

Notre espace de travail n'est jamais acquis. Par exemple, MSF n'a jamais réussi à travailler en zone gouvernementale en Syrie. On opérait dans les pays limitrophes, au Liban, en Jordanie, en Irak, ou dans les zones d'opposition, mais on n'a jamais pu exercer en zone gouvernementale. Le gouvernement syrien ne le voulait tout simplement pas. C'est à travers la négociation, l'explication de qui on est, ce qu'on fait, pourquoi on est là et quel impact on peut avoir sur les populations qu'on obtient un accès, mais ce n'est pas quelque chose de garanti.

En intervention, travaillez-vous exclusivement avec des équipes suisses?

Les trois quarts du personnel MSF sont des locaux, nationaux. C'est-à-dire que le personnel international que l'on envoie de l'extérieur n'est qu'une toute petite proportion de l'équipe. C'est une caractéristique de MSF. Ces dernières années, MSF a essayé d'apporter une attention particulière aux personnels nationaux et leur a permis d'évoluer dans l'organisation, car ils sont indispensables à notre fonctionnement. Je pense que nous sommes une organisation qui a une certaine idée de ce qu'est l'humanitaire et qui a les moyens de travailler.

Comment s'y prend-on pour garantir la neutralité sur le terrain,



République démocratique du Congo, 3 novembre 2018. Des membres du personnel de santé enfilent leur équipement de protection avant d'entrer dans la zone rouge d'un centre de traitement d'Ebola supporté par MSF. Crédit: MSF/John Wessels.

lorsque des blessé-e-s sont dans les deux camps?

Rester complètement neutre, c'est très difficile. Pour l'être le plus possible, on essaie toujours de travailler des deux côtés quand il y a un conflit. Comme cité précédemment, en Syrie, ça n'a pas été possible: on a travaillé en zone d'opposition et dans les pays limitrophes, mais le gouvernement syrien n'a jamais voulu que MSF travaille en Syrie, à Damas. De fait, on peut dire que là, notre neutralité est mise à mal, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé pendant des années et des années de travailler en zone gouvernementale. Même si on a tou-te-s nos opinions par rapport au rôle de chaque acteur du conflit. En Syrie surtout, il y avait des groupes armés qui faisaient des choses qui étaient très discutables. MSF est une organisation médicale, mais fait aussi du témoignage. C'est-à-dire que quand on est face à des abus massifs, à des exactions contre des populations, MSF va dénoncer ces faits-là. Ceci pose des fois problème, car le fait de dénoncer des situations où il y a un abus massif contre les

populations peut mettre nos équipes en danger ou nous bloquer l'accès. Mais on s'est donné la responsabilité en tant qu'organisation médicale de dénoncer, de témoigner aussi, de la situation des gens auxquels on essaie d'apporter une assistance.

Est-ce déjà arrivé qu'on vous interdise l'accès à une zone à la suite d'un témoignage?

Oui, MSF a été expulsé-e-s de plusieurs pays, par exemple d'Éthiopie. Des collègues d'autres sections MSF ont été expulsés du Soudan à l'époque du Darfour. Récemment, il y a une autre section qui a été bloquée dans un pays francophone africain parce qu'ils-elles essayaient justement de travailler des deux côtés.

Utilisez-vous du matériel médical local ou suisse?

On attache beaucoup d'importance à la qualité des médicaments d'une part et des matériels et des équipements qu'on utilise d'autre part. MSF a une centrale d'achat et logistique assez importante qui est basée à Bordeaux, qu'on partage avec MSF

France. Là, ils-elles font des kits, ils-elles achètent des médicaments, du matériel, des voitures, des radios et aussi du matériel non médical. Leur rôle, c'est d'envoyer ce matériel là où on en a besoin. On essaie de faire de plus en plus des achats locaux, mais c'est parfois compliqué, car on veut qu'ils soient certifiés, pour s'assurer de leur qualité. Malheureusement, dans le monde aujourd'hui, il y a beaucoup de faux médicaments ou de médicaments de mauvaise qualité. Donc très souvent, on préfère importer les médicaments pour qu'on ait une garantie sur leur qualité.

Lorsque vous intervenez, quelle est votre image auprès des populations?

C'est un aspect très important pour notre organisation. Très souvent, on arrive dans des zones où les gens ne savent pas très bien qui est MSF. Pour avoir une bonne acceptation des populations, il est très important de donner de la visibilité à qui on est, pourquoi on est là et ce qu'on fait. Ce qu'on souhaite aussi surtout expliquer aux populations et aux belligérants d'ailleurs, c'est notre indépendance. MSF est l'une des rares organisations humanitaires qui ont la chance d'être complètement indépendantes des gouvernements. C'est lié à notre financement, qui est constitué de fonds privés à plus de 95%. Ils proviennent de gens qui nous versent de 20 francs par mois ou par an, à plusieurs centaines de milliers parfois. Le fait qu'on ne dépend pas des financements institutionnels qui viennent des gouvernements ou des organisations internationales nous donne une vraie indépendance. On essaie toujours d'expliquer aux belligérants et aux populations qu'on assiste que si on est là, c'est parce qu'on en a fait le choix et qu'on a estimé qu'on pouvait amener une plus-value. On arrive donc à avoir une bonne perception auprès des populations qu'on aide et ça, c'est essentiel: s'il y a un problème de perception et qu'on est perçus comme soutenant un parti, un groupe, un gouvernement, non seulement ça peut nous créer des problèmes d'accès, mais aussi de sécurité, car on peut devenir une cible.

En intervenant en tant que structure externe, n'y a-t-il pas le risque que vous bloquiez les structures internes?

Évidemment, MSF n'a parfois pas le choix de faire de la substitution pure, c'est-à-dire qu'on amène des moyens financiers, humains et matériels pour

être efficace. C'est en particulier le cas quand on intervient sur des urgences aiguës. À côté de ça, quand on est impliqués sur des projets à long terme, de plusieurs années, on essaie de s'insérer dans un système de santé déjà existant. Ce qui est très important, c'est qu'on est une organisation humanitaire. Ce n'est pas anodin à dire, ça signifie qu'on place l'humain au centre de nos propres préoccupations; ce qui compte pour nous, c'est le patient. On n'est pas là pour faire du développement ou soutenir un système qui est déjà en place. C'est la différence entre l'action humanitaire et l'aide au développement. Cette dernière va essayer de soutenir un système, de l'améliorer, de le rendre plus efficace. En tant qu'organisation humanitaire, ce qui est important, ce sont les patients, les humains. Cependant, sur les projets à long terme, on travaille avec le ministère de la santé et d'autres partenaires pour essayer de s'insérer dans un système.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué lors de vos interventions?

J'ai longtemps travaillé dans la cellule d'urgence, qui ne traite que les crises aiguës. À la différence des projets long terme, elles nécessitent une intervention rapide. En général, cela concerne les épidémies, les crises nutritionnelles ou famines, les tremblements, les catastrophes naturelles ou les conflits. Il y a eu des moments où ce n'était pas facile. Je dirais que la dernière intervention où je suis allé sur le terrain qui reste assez marquant pour moi, c'est un tremblement de terre en Haïti. J'ai fait partie des premières équipes qui sont arrivées. On est venus dans une ville avec des niveaux de destruction très importants. Surtout, ce qui est vraiment marquant, ce ne sont pas seulement les dégâts en infrastructures, qui se sont écroulées ou humains, puisqu'il y avait plein de gens dans la rue qui n'avaient pas eu de soins et étaient décédés sur place, mais c'était surtout l'abatement des gens. Le traumatisme pour la population était énorme. Il a fallu plusieurs jours pour voir les gens se remettre du choc qu'a été ce tremblement de terre, qui a fait plus de 250'000 morts. C'était vraiment impressionnant de faire partie des premières équipes de sauvetage. •

Retrouvez l'intégralité de l'interview et plus de photos sur notre site internet lauditoire.ch

Propos recueillis par Killian Rigaux

Lunaire, le droit de l'espace

JURIDICITÉ • Si l'espace extra-atmosphérique suscite aujourd'hui les convoitises de pays et également d'entreprises privées, la réglementation légale de ce territoire aux limites indéterminées reste encore très floue.

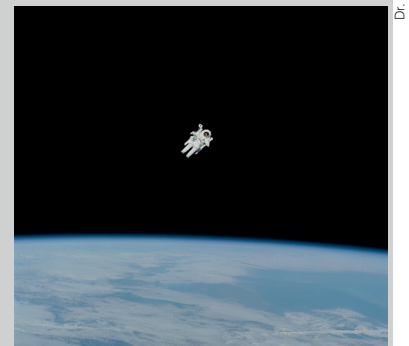
Le 20 juillet 1969, deux hommes marchent sur la Lune, déclenchant un enthousiasme planétaire. C'est le début de la conquête spatiale. Très rapidement, une loi internationale est adoptée: il s'agit du Traité de l'espace de 1967, qui régleme les activités extra-atmosphériques. Les buts énoncés en préambule sont clairs: il faut favoriser la coopération internationale, consolider les relations amicales entre les États et mettre en avant l'exploration et la recherche pacifiques.

Ce traité ne pose aucune définition précise de l'espace

Cependant, plus de 50 ans se sont écoulés depuis et ce Traité reste la seule réglementation majeure dans le domaine avec plus de 110 pays signataires – la Suisse y a pour sa part adhéré en 1969. Ce texte ne pose cependant aucune définition précise de ce qu'est véritablement l'espace et de quelles sont ses frontières.

Une zone floue

L'objet de débat repose sur la définition de l'altitude fixant le début de l'espace, soit la fin de l'atmosphère. Certains pays tels que l'Australie et le Danemark ont fixé la limite arbitraire de 100 km au-dessus du niveau de la mer. En 2018 cependant, des recherches menées par l'astrophysicien américain Jonathan McDowell montrent qu'il faudrait plutôt tabler sur 80 km... Il y a là une véritable zone grise, et aucun État ne semble pressé de fixer sa limite. L'enjeu est de taille: en deçà de l'espace extra-atmosphérique se situe l'espace



aérien où chaque droit national s'applique. Au-delà, dans l'espace, aucune réglementation étatique n'est valable. Il n'y a donc par exemple aucune responsabilité des pays en cas de collision de plusieurs satellites. Également, aucune autorisation n'est nécessaire pour entrer dans l'espace, au contraire de l'espace aérien d'un pays. Quelques chartes et codes de bonne conduite pour des groupes aérospatiaux privés ont vu le jour, notamment la charte de la Space Safety Coalition en 2019. Elle regroupe actuellement 34 signataires, dont Airbus et Virgin Orbits (une des sociétés du milliardaire Richard Branson).

Il suffirait d'une seule entité récalcitrante pour réduire les effets de ces chartes à néant

Le problème est qu'il suffirait d'une seule entité récalcitrante pour réduire les effets de ces chartes à néant... En Suisse, il n'y a aucune réglementation juridique en la matière. Le droit de l'espace reste donc très vague. •

Marine Fankhauser

Nouveau regard sur les frontières

INGÉRENCE • Depuis le XIX^e siècle, le tracé d'une frontière consacre de plus en plus une communauté nationale, autodéterminée et autonome. La colonisation européenne de l'Afrique, dès la fin de ce siècle, ne s'est pourtant pas embarrassée des appartenances existantes. Les sociétés africaines libérées de la domination ont ainsi dû composer avec la configuration territoriale coloniale dans un système mondialisé.

La frontière, en tant que dispositif technique isolé, véhicule les notions de clivage, d'intolérance, de rejet, de xénophobie. Tout ce qui s'oppose à ces maux est dit «sans frontières» - des organisations non gouvernementales, des utopies. Prise en tant qu'attribut d'un pays en revanche, elle lui donne sa forme reconnaissable; elle le fait ressortir sur la mappemonde aux yeux de la personne qui y reconnaît une part d'elle-même, comme on dessine un cœur autour d'une tête sur une photo de classe. Il est difficile de concevoir la construction de ce sentiment, de cette communauté de principe, au bout d'un fusil ou d'une plume. Car il était d'abord sous la forme de projets ou d'aspirations qui ont insufflé les batailles et les traités. Bien sûr, la dynamique des frontières ne sert pas uniquement à distinguer des États-nations (ce qui est un trait récent appliqué à partir de l'Europe au XIX^e siècle à la montée des nationalismes) et nombreux sont les soubassements idéologiques, stratégiques et géopolitiques à l'œuvre dans la conquête de territoires, qui sont rarement donnés en cadeau - sauf pour des parcelles de Mars. Une fois d'ailleurs, dans ce même XIX^e siècle, l'Europe a été redessinée, lors du Congrès de Vienne qui se tient de septembre 1814 à juin 1815, par le travail diplomatique des pays vainqueurs de l'empereur déchu Napoléon Bonaparte.

La frontière fait ressortir le pays sur la mappemonde aux yeux de la personne qui y reconnaît une part d'elle-même

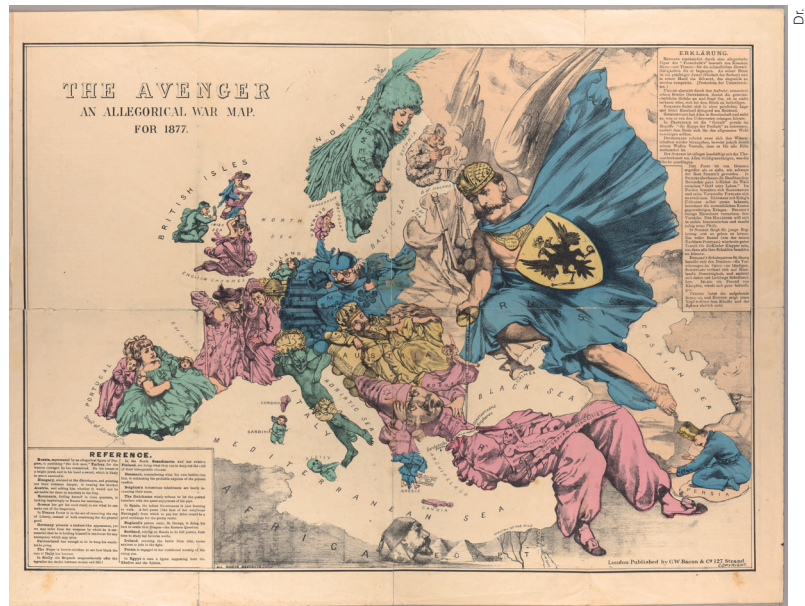
Ils réinstaurent les frontières d'avant l'empire et ceignent la France d'États monarchiques pour contrer toute aspiration révolutionnaire.

Une décision à sens unique

Quelque septante ans plus tard à lieu la Conférence de Berlin, qui dure de novembre 1884 à février 1885 et qu'on résume d'un seul geste : celui de la main blanche qui trace des lignes à la règle sur une Afrique vidée de ses gouvernances, et qui amorce la colonisation. De fait, elle est souvent décrite comme un «partage du gâteau». Elle a plutôt fixé des règles communes - neutralité des fleuves et rivières, obligation d'occuper effectivement un territoire avant de le revendiquer - qui ont provoqué une «course au clocher» d'une vingtaine d'années en Afrique, alimentée par les explorateurs et les marchands dans un climat en «chacun pour soi et Dieu pour tous». Une telle ruée vers les territoires répond notamment aux besoins croissants d'un capitalisme mondialisé.

Des gouvernements instables

Depuis, l'Europe, sans faire peau neuve, a bien changé; tandis que l'Afrique, topographiquement parlant, a gardé des cicatrices de ses frontières imposées, malgré les changements de noms de certains pays. Il y a plusieurs facteurs qui justifient le maintien pour une grande part des frontières tracées par les colonisateurs européens, au détriment d'une délimitation selon les ethnies (donc en États-nations) par exemple. Tout d'abord, par cette hybridation bienheureuse entre oubli et transmission: la réappropriation. Une nouvelle identité nationale est ainsi consacrée au sein des frontières conservées, sans le besoin d'inclure ou d'exclure des territoires: éventuellement, on change de territoire en changeant son nom. Ensuite, quand les administrations coloniales se retirent, dans certains cas au prix de drames humains, la priorité est de les remplacer par des gouvernements, démocratiques en principe. Or, ceux-ci peinent à se constituer en respectant la séparation des pouvoirs à la base des sociétés démocratiques: les putschs éclatent et les dictatures politico-militaires s'installent, dans l'antagonisme idéologique global de la guerre froide. Le



cadre politique n'est pas propice à la continuation du processus de décolonisation, dans ses dimensions économiques et culturelles. Dans ces pays libres depuis peu, les oppositions internes sont considérées comme des ennemis de l'indépendance: de quoi rappeler l'unification de l'Italie un siècle plus tôt, qui a vu le projet patriotique ressaisi par la royauté et détourné en promotion de l'État national. C'est donc sans surprise que peu de sécessions aboutissent. Sur les cinquante-quatre pays africains reconnus par l'ONU aujourd'hui, deux seulement en résultent : l'Érythrée et le Soudan du Sud. Parmi les échecs comptent les régions du Katanga, en RDC, et du Biafra, au Nigeria; parmi les tentatives actuelles, la région du Tigré, en Éthiopie.

Un territoire au nord-ouest du continent n'a aucun statut officiel depuis 1976

Fait plus étonnant: un territoire au nord-ouest du continent n'a aucun statut officiel depuis 1976 et deux pays se le disputent, le Maroc et la République arabe sahraouie

démocratique (RASD), cette dernière n'étant pas majoritairement reconnue comme état autonome.

Des frontières en mue

L'indépendance se joue en outre dans les efforts pour rassembler les populations autour d'une identité culturelle plus large - ainsi la Négritude d'Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas - d'une communauté solidaire - le panafricanisme - ou d'une fédération d'États - le panarabisme. Il en va de même aujourd'hui pour de nouveaux espaces socio-économiques mi-conceptualisés, mi-imaginés: Afropea, Eurafrique, Zion... À l'inverse de cet élargissement des frontières, il existe aussi une dénommée Microfrancophonie, qui compte vingt et une micronations (non reconnues), parmi lesquelles l'Empire Irmoisien d'Armorique, le Royaume de l'Espoir ou la République autonome d'Europa. Ainsi, les transformations des cartes ou des espaces conceptualisés ces trois derniers siècles, sous l'égide progressive de l'autodétermination, de même que les conflits autour des frontières, témoignent à la fois de la densité de leurs enjeux et des tentatives de les transcender. •

Les contours de l'espace

GÉOPOLITIQUE • Malgré la globalisation, le nombre de frontières s'est multiplié au cours du dernier siècle, ce qui semblerait presque une contradiction. En réalité, la question est beaucoup plus complexe et multiforme.

Les frontières délimitent des peuples et des territoires, ainsi que des idéologies et des cultures. Toutefois, elles ne sont qu'une construction humaine. La Suisse, divisée entre des cultures très distinctes, en est une parfaite démonstration. Les délimitations donnent un sens au territoire dans lequel les peuples vivent et provoquent parfois un sentiment d'appartenance, mais elles ne sont pas fixes dans l'espace ni dans le temps. Fermées, elles créent de la division; ouvertes, elles permettent une circulation plus libre d'informations et de personnes. Les territoires alentour continuent à être imprégnés des influences des Etats limitrophes. Mais qu'est-ce qui rend certaines frontières plus perméables que d'autres?

Une thématique aux nombreuses facettes

Selon Andrea Muratore, analyste géopolitique auprès du CISINT (Centre italien de stratégie et d'intelligence), il est impossible de trouver un élément commun reliant les différents conflits géopolitiques. Avec la mondialisation, plusieurs pays ont redécouvert leurs atouts et, en même temps, ont eu un besoin croissant de préserver leur caractère unique.

Plusieurs pays ont redécouvert leurs atouts

Muratore soutient que la chute du mur de Berlin a été le point de départ de l'émergence de revendications



territoriales de plus en plus nombreuses. Si la question actuelle de la Russie et de l'Ukraine peut être rapprochée de celle de l'Azerbaïdjan et du Haut-Karabakh en raison de leur appartenance à l'ex-URSS, d'autres mouvements sécessionnistes ont des causes disparates et il est donc faux de chercher une cause commune. Pour la question israélo-palestinienne, comme pour celle du Haut-Karabakh et du

Kosovo, la religion est un facteur déterminant. Pour Andrea Muratore, les causes en Europe occidentale semblent être principalement économiques et identitaires, comme pour la Catalogne, tandis que dans le cas de la Russie et de l'Ukraine, les causes du conflit tiennent plutôt de l'instrumentalisation. Ce qui est clair, c'est que dans les territoires présentant des frontières plus contestées et instables, il est plus facile de trouver des différences dans le sentiment d'appartenance des individus, et donc un plus important échange transfrontalier. Ainsi, les frontières n'ont jamais été imperméables, et c'est l'histoire qui détermine leur valeur. •

Valeria Versari

Droit dans le mur?

GÉOPOLITIQUE • Alors que de plus en plus de pays construisent des frontières physiques, jamais autant de libre-échange n'a eu lieu à travers le globe. Est-ce que ces deux tendances peuvent bien coexister?

Impossible d'y échapper: les images de migrant-e-s bloqué-e-s entre la frontière polonaise et biélorusse, les tragiques naufrages d'embarcations de fortune en mer méditerranéenne ou les annonces étatiques portant sur la construction de murs pour bien séparer différents territoires. Les flux migratoires se sont accentués ces dernières années de manière drastique, donnant lieu à des réactions tout aussi vives des États concernés par cet afflux. En 2016, Donald Trump, alors candidat à la présidence des États-Unis, avait fait de la construction d'un mur à la frontière américano-mexicaine un thème phare de sa campagne. Et à l'heure actuelle, en Europe, il existe près de 1'000 km de murs construits aux frontières, selon le *Transational Institute*.

Un paradoxe

De plus, la crise pandémique qui persiste depuis début 2020 n'a rien arrangé: les frontières se sont

refermées et, pendant un temps, l'économie a tourné au ralenti. Cependant, en parallèle de ce repli sur soi, les traités de libre-échange n'ont jamais été aussi nombreux entre les pays. Ces accords sont avantageux pour les pays, car ils comprennent une diminution des droits de douane, mais aussi parfois l'ouverture réciproque de marchés publics et la reconnaissance d'appellations protégées. Depuis 2019, l'Union européenne a conclu des traités avec le Mexique, le Japon et le Vietnam, pour ne citer qu'eux, facilitant le commerce mondial. La Suisse, quant à



elle, avait signé de longue date des bilatérales avec l'Union européenne, qui sont toujours sujets de vifs débats.

Une votation à risque

Les relations entre la Suisse et l'Union européenne sont traditionnellement compliquées. En mai 2021, la Suisse a interrompu unilatéralement des discussions au sujet d'un accord de coordination, provoquant une incompréhension générale au sein des pays européens. Nouveau sujet épineux: au mois de mai prochain, la Suisse devra se prononcer sur le renforcement de Frontex, l'Agence européenne des gardes-frontières et des gardes-côtes. Karin Keller-Sutter, conseillère fédérale en charge du Département de justice et police, a déclaré lors d'un Conseil des ministres à Lille le 3 février dernier: «S'il y a un non à Frontex, il est clair qu'on va devoir quitter l'espace Schengen-Dublin».

La Suisse et Schengen n'auraient alors que 90 jours pour aboutir à un accord, sans quoi la Suisse quitterait Frontex et inévitablement l'espace Schengen. Les frontières physiques n'empêchent pas les pays d'échanger et de traiter économiquement.

Les frontières physiques n'empêchent pas les pays d'échanger

Cependant, les relations diplomatiques peuvent rapidement se tendre en raison d'une crise migratoire et face à une gestion différente de ces événements. En témoignent les échanges tendus entre l'Italie, confrontée à des afflux massifs d'immigrants, et le reste de l'Union européenne, qui réagit de manière insuffisante selon ce même pays. •

Marine Fankhauser

De la légalité à la dépendance

SOCIÉTÉ • Les conséquences de la crise sanitaire ont le potentiel de changer la donne concernant la consommation de tabac, entre autres substances, en Suisse. Elles accentuent donc le sujet des consommations à risques. Est-il possible d'empêcher la dépendance ou les problèmes de santé liées à la consommation de substances?

Le 13 février 2022, les Suisses se sont exprimés sur l'initiative populaire «Oui à la protection des enfants et des jeunes contre la publicité pour le tabac». L'initiative a été acceptée par 56,6% de la population. Son objectif est d'interdire la publicité pour le tabac et les cigarettes électroniques là où les jeunes peuvent la voir, comme dans la presse, au cinéma, sur des affiches dans la rue ou sur Internet. Toutefois, la publicité qui ne cible que les adultes, située dans des endroits inaccessibles aux mineurs, restera autorisée. Suivant l'adoption de cette loi, on peut donc se demander pourquoi ce comité a jugé nécessaire de préserver les jeunes de la publicité du tabac. Cela conduit à un large éventail de questions: quel pourcentage de la population est dépendante à des substances légales, comme la cigarette ou l'alcool? Comment la population suisse est-elle affectée par la vente légale de ces produits toxiques? Quelles sont les conséquences de l'usage de ces substances?

Trouble de dépendance

La nicotine est la substance addictive naturellement contenu dans le tabac. En Suisse, la politique en matière de tabac est l'affaire des cantons, chacun ayant sa propre législation. Le 30 septembre 2021, l'OFSP compte quinze cantons qui interdisent la vente aux mineurs et onze qui ont fixé l'âge minimum à 16 ans. Selon l'OFSP, en 2017, 27,1% de la population de plus de 15 ans fumait. Quant à l'alcool, sa consommation stimule la libération de dopamine et d'endorphines dans le cerveau, qui produisent des sentiments de plaisir et de satisfaction et agissent comme un analgésique naturel. Ces changements physiques dans la chimie et le fonctionnement du cerveau, jouent un rôle dans le facteur addictif de l'alcool. La vente et la livraison d'alcool sont interdites dans toute la Suisse pour les moins de 16 ans. L'OFSP estime par ailleurs que 250

000 à 300 000 personnes sont dépendantes à l'alcool en Suisse. La transition de la simple recherche d'un effet à la dépendance peut dépendre de l'élément consommé. Bien sûr, pour saisir pleinement ce phénomène d'addiction, il s'agit d'abord de comprendre ce qu'est la dépendance, la démarcation entre celle-ci et la simple recherche ponctuelle d'un effet n'étant pas tou-



jours claire. La «dépendance» consiste en la consommation répétée et incontrôlée d'une ou plusieurs substances modifiant le comportement ou le métabolisme de celui ou celle qui la consomme. Ses conséquences sont multiples. D'un côté, celles qui affectent la personne elle-même, comme une détérioration de la santé, la perte de l'emploi, ou une situation de logement précaire. De l'autre, celles qui touchent les proches et qui incluent des problèmes de violence ou d'argent. Les coûts sociaux associés à la dépendance sont également importants. Aux coûts de santé directe s'ajoutent les coûts économiques indirects: au total, pas moins de 7,7 milliards de perte de productivité sont imputables aux arrêts maladie, préretraites et décès. Dans les cas les plus graves, la toxicomanie peut

également entraîner une mort prématurée. Selon l'OFSP, en Suisse, un décès sur sept par an est lié au tabac et 1600 personnes meurent des suites de l'abus d'alcool.

Prendre exemple sur d'autres modèles politiques

La politique actuelle en matière de drogue en Suisse a été élaborée dans les années 1990 en réponse à

toxiques légaux au cours des dernières années. Par exemple, la Nouvelle-Zélande, qui a récemment proposé une nouvelle politique concernant l'âge légal pour acheter du tabac. La proposition des responsables de santé néo-zélandais interdirait de fait à toute personne de 14 ans ou moins d'acheter des cigarettes – pour toute sa vie. Cette loi relèverait l'âge minimum pour acheter des cigarettes chaque année à partir de 2023, jusqu'à la prohibition totale.

Des problèmes surviennent lorsqu'un individu ne peut plus se passer de l'effet obtenu.

La Nouvelle-Zélande propose ainsi une mesure extrême. Reste à prouver ou non son efficacité dans les décennies à venir. Carl Hart, professeur de neuropsychologie à l'université de Columbia, propose une autre façon d'aborder la situation. Selon lui, ce ne sont pas les drogues qui causent la dépendance, mais des facteurs environnementaux et sociaux. Il milite pour la dépénalisation de toutes drogues. Pour lui, la police devrait s'assurer que les drogues vendues ne sont pas toxiques ou mélangées à des produits chimiques dangereux, au lieu d'emprisonner les usagers. L'éducation aux substances devrait également être mieux enseigné aux jeunes. Quoi qu'il en soit, l'évolution des législations, comme en Nouvelle-Zélande, est le signe d'une reprise en main de la régulation des substances psychoactives toxiques, après des années de stagnation. Reste à savoir laquelle, de la légalisation ou de la prohibition, apportera les meilleurs résultats dans la lutte contre la dépendance.

l'épidémie d'héroïne, à l'ère des scènes ouvertes de la drogue. La Suisse a répondu par une politique fondée sur quatre piliers: prévention, conseil/thérapie, réduction des risques et répression. Bien que le territoire helvétique ait été très efficace dans sa réponse à la crise de l'héroïne et que son modèle ait été reconnu internationalement,

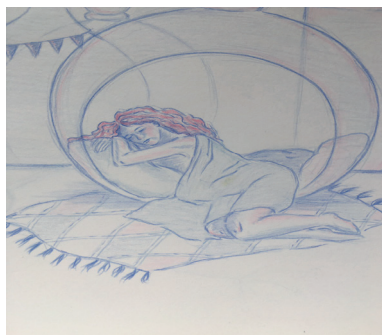
le développement de la politique actuelle en matière de drogue doit être poursuivie.

Différents pays ont adapté leurs politiques face à la vente et la consommation de produits

Entre oisiveté intellectuelle et créativité

PRODUCTIVITÉ • Considérée comme une vertu pendant l'Antiquité, la paresse devient avec le christianisme l'un des sept péchés capitaux, en parallèle à une valorisation grandissante du travail. Entre condamnation et valorisation du repos, petit tour d'horizon des conceptions attachées à la paresse.

La technologie occupe aujourd'hui une place grandissante dans notre quotidien et a pour objectif de nous faciliter toujours plus la vie. Les inventions se multiplient pour nous assister dans nos tâches et nous éviter le moindre effort. À côté des inévitables smartphones, des objets de plus en plus autonomes se développent, allant de la voiture connectée à la valise qui roule toute seule. Toutes ces aides semblent tendre vers une diminution de nos capacités et donc une augmentation de notre tendance à la paresse: que nous reste-t-il en effet si les machines font tout à notre place? Cette perte intellectuelle, conjointe au développement des appareils connectés, a été thématiquée par de nombreux intellectuel·le·s. Au niveau de la cognition d'abord, une étude réalisée en juillet 2015 par des chercheur·euse·s de l'Université



Dans une interview accordée à Télérama en 2014, il le définit comme une « machine-monde » remplie d'appareils de plus en plus nombreux qui « [envahissent] nos corps » et, qui, en diminuant « notre puissance de vivre », nous « [poussent] à déléguer ce que nos forces intérieures sont capables d'accomplir seules » et nous fait donc perdre petit à petit nos capacités cognitives.

Les vertus du ralentissement

de Waterloo publiée dans la revue Computers in Human Behavior a démontré que l'utilisation du smartphone augmentait notre paresse intellectuelle en nous évitant de réfléchir par nous-mêmes. Cette dépendance de plus en plus forte est également critiquée par l'auteur de science-fiction Alain Damasio, qui développe la notion de technococon.

Cette oisiveté intellectuelle induite par l'omniprésence de la technologie dans nos vies se couple à une vision plus nuancée. De fait, la paresse n'est pas toujours synonyme d'inactivité. Dans une société centrée en grande partie sur la valeur du travail et de la productivité, elle se révèle un bien précieux voire une forme de révolte, en plus de ses bienfaits

avérés sur la santé mentale et physique. La nécessité d'aménager des espaces de repos dans le quotidien, en réaction à une aliénation dans le travail, a été revendiquée par de nombreux·ses intellectuel·elle·s. Aux XIX^e et XX^e siècle, nous pouvons citer Paul Lafargue et son Droit à la paresse publié en 1880 et L'Éloge de l'oisiveté de Bertrand Russell publié en 1932. La fainéantise peut se révéler féconde et permettre de dégager des espaces au sein desquels développer une forme parallèle de créativité. Entre paresse intellectuelle et paresse bienfaitrice, la frontière apparaît donc floue, mais il s'agit surtout de questionner les modèles dans lesquels nous évoluons quotidiennement et de parfois s'en extraire en ralentissant le rythme. •

Nina Perez

Les pouvoirs des bidules fétiches

ATTACHEMENT • Dans notre société de consommation les individus achètent et utilisent de nombreux objets, auxquels ils-elles ont tendance à s'attacher dès leur enfance. Quelles sont les raisons de ce comportement ainsi que ses fonctions?

L'humain catégorise le monde en trois groupes: sa propre espèce, les animaux et les objets. Une même chose peut être considérée comme l'un ou l'autre par des personnes différentes. Par exemple, une peluche à laquelle un·e enfant de quelques mois s'est attaché·e pourrait être vue comme un être vivant par ce·tte dernier·ère, mais comme un simple objet par un·e adulte. Le rôle de l'objet ici est d'attribuer à l'enfant une nouvelle figure d'attachement, lorsqu'il·elle doit s'éloigner petit à petit de ses parents. Il permet au bambin de garder un sentiment de sécurité grâce à sa présence permanente, ce qui lui rend possible de continuer à se développer. Cela montre que l'humain développe une proximité aux bibelots dès sa plus tendre enfance.

Les valeurs des objets

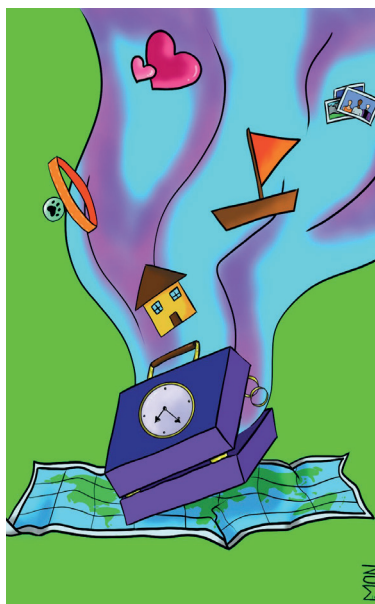
L'une des raisons qui expliquent l'attachement à divers objets à travers

toute notre vie réside dans la narration qu'ils racontent: une histoire humaine. Ces objets peuvent « raconter » des secrets et des parcours de vie, ainsi qu'aider à définir l'identité d'une personne.

«Toute chose a le potentiel de devenir un "objet enrichi", si l'humain l'entoure d'un "monde immatériel"»

La plupart du temps, ces aspects sont intimes et individuels, mais ils peuvent aussi prendre une dimension communautaire, comme c'est le cas avec les objets religieux. Dans son intervention à la RTS, Noémie Étienne, la professeure en histoire de l'art à l'Université de Berne, déclare

que toute chose a le potentiel de devenir un « objet enrichi », si l'humain



l'entoure d'un « monde immatériel » – donc la symbolique, les relations, les

sentiments et les pensées qui peuvent se cacher derrière ledit objet. De plus, l'attrait de cette pratique consiste dans la nature des objets: ils sont plus intemporels que les corps mortels des individus. En infusant l'objet de ses souvenirs et sentiments, nous pouvons les faire vivre dans le passé, présent et futur de manière plus permanente que dans nos esprits. Il pourra aussi traverser les générations ainsi que l'espace, même après que la personne à son origine disparaisse. Nous pouvons l'utiliser comme un rappel: un héritage de qui nous étions, nous montrant comment nous en sommes arrivé·e·s là où nous sommes. Chaque chose a une certaine valeur, celle-ci dépend surtout du contexte et de l'expérience de son·sa propriétaire. •

Natalia Montowtt

Le gymnase a le vent en poupe!

ORIENTATION • Après la fin de leur scolarité obligatoire, de plus en plus de jeunes se décident à poursuivre leur cursus d'études en s'inscrivant au gymnase ou lycée. Comment peut-on expliquer ce constat à l'échelle helvétique ?

Dans le système suisse, les gymnases délivrent des certificats de maturité fédérale, maturité spécialisée, ainsi que des diplômes d'école de commerce. L'ensemble de ces diplômes ouvrent assez aisément l'accès aux universités et autres hautes écoles. Selon les statistiques de 2019, ce sont près de 42% des adultes (entre 19 et 21 ans) qui ont obtenu un certificat de maturité. Selon Shékina Rochat, maître d'enseignement de recherche suppléante en psychologie de l'orientation à l'Unil, s'engager à continuer ses études au gymnase «pourrait paraître comme la solution par défaut, une suite logique, voir la solution de facilité». En effet, car pour pouvoir s'inscrire dans une filière de formation professionnelle, c'est-à-dire dans un certificat général de capacité (CFC), il est essentiel de savoir ce qui nous intéresse vraiment.

«Pourrait paraître comme la solution par défaut, une suite logique, voire la solution de facilité»

Il y a donc en amont tout un travail de recherche sur les options afin de déterminer quels sont les secteurs d'activités qui suscitent notre curiosité et ceux qui ne nous intéressent pas. Le-la jeune qui doit s'investir à côté de son investissement scolaire, pour élaborer un curriculum vitae, des lettres de motivations ou encore trouver des places de stages d'observations. Madame Rochat souligne que c'est une des raisons qui pousse les personnes à se dire que d'aller au gymnase permet de prendre le temps de réfléchir à ce qui nous motive comme activité professionnelle.

Un gage de prestige ?

De plus, durant la scolarité obligatoire ceux-celles qui sont dans des voies «plus prestigieuses» telle que la pré-gymnasiale ont statistiquement

plus de chance d'avoir leurs parents et proches qui ont effectué des études post-obligatoires. Cela va alors les pousser à continuer dans la filière d'études académiques. L'idée préconçue qui circule encore largement est que le gymnase est un gage de réussite professionnelle pour la suite. Les filières spécifiques au gymnase ne vont pas nécessairement déboucher vers des métiers spécifiques. Il en incombe donc



le-la jeune de prendre des décisions par la suite pour savoir vers quoi se diriger dans le marché de l'emploi. Il est donc récurrent de constater que beaucoup d'étudiant·e·s s'inscrivent dans des filières de formation et finalement se rendent compte que ce n'était pas cela qui leur correspond et qui leur plaît.

Prendre des décisions par la suite pour savoir vers quoi se diriger dans le marché de l'emploi

Ces cas débouchent sur des conséquences assez complexes: un coût pour la société de plusieurs milliers de francs, et une perte de temps pour le-la jeune qui va ainsi retarder son entrée sur le marché de l'emploi.

Déséquilibre entre offre et demande

D'après Shékina Rochat, la Suisse romande est davantage orientée vers les services, le commerce et la vente. Alors que la Suisse alémanique est davantage industrialisée, et donc plus axée sur l'offre des apprentissages. On constate cependant que l'offre ne correspond pas toujours à la demande. Prenons par exemple, la profession d'assistant·e

en socioéducation qui intéresse dans une large majorité les femmes. Chaque année, il y a que très peu de places d'apprentissages proposées pour le secteur notamment dans les crèches. Les individus sont alors souvent contraint·e·s de se rediriger vers d'autres possibilités et laisser tomber leur premier choix. «Il y a un vrai décalage entre les aspirations des jeunes et le marché de l'emploi», affirme Shékina Rochat. Par ailleurs le système scolaire implique que les élèves de manière générale. Les élèves de 14-15 ans sont sollicités rapidement pour réfléchir et commencer les démarches en vue de leur avenir professionnel. Or, à cet âge-là, ils-elles n'ont pas forcément une représentation très aboutie de leurs aspirations d'une part et de l'autre des options sur les différents métiers... •

Jessica Vicente

Chronique polémique

Trèfles

Ultratrifoliophile: personne aimant les trèfles avec un nombre de feuilles absurde.

Ce bout de paradis, selon ce conte chrétien racontant qu'Ève aurait chipé un trèfle à quatre feuilles avant de recevoir l'expulsion fatale, conserverait encore sa capacité à attirer la chance. Paradoxal, lorsque l'on constate que, traditionnellement, tout de même, se faire expulser de l'Éden, ou de tout type de lieu d'ailleurs, est rarement une chance. En plus de cette vertu, le trèfle à quatre feuilles serait aussi efficace contre les démons, selon les croyances celtiques ; contre le venin, selon les Romains ; et serait un signe de bonne fortune chez les marins. Quand on pense qu'il est déjà rare pour l'homme continental de trouver un trèfle à quatre feuilles, on comprend que cela tienne du miracle chez ces matelots. À côté de ces superstitions, les feuilles de cette plante sont-elles aussi associées à de nombreuses significations. Cela inclut tout symbole proche du chiffre quatre comme les quatre points cardinaux, les quatre éléments de la nature, la croix chrétienne, la foi, l'espérance, l'amour et la chance, l'Homme face à la Sainte Trinité. Pourquoi pas les quatre saisons ou les quatre quarts d'une tarte aux pommes? Une part aux quatre heures, c'est une chance, non? Pour le trèfle à quatre feuilles, la véritable chance est d'en trouver. Il n'y en a qu'un pour dix mille selon les plus grands spécialistes! Bon... alors... J'ai fait l'expérience. Je suis chanceuse. Extrêmement chanceuse. En même temps, cette logique est imparable: qu'on soit chanceux·euse ou malchanceux·euse personne n'est jamais en mesure de questionner ces chiffres. Quoique, un jour j'aurai compté tous les trèfles de mon jardin! Ce jour, sûrement, le monde aura oublié l'importance des trèfles à quatre feuilles et n'aura d'intérêt que pour les trèfles à cinquante-six feuilles.... •

Julie Heger

Vrai mec et bien baraqué?

SOCIÉTÉ • Faut-il avoir de gros bras pour être un homme, un vrai? Sur nos écrans les fausses représentations des corps masculins défilent, construisant un modèle de masculinité erroné. Mais comment les hommes se situent-ils au milieu de tout cela? .

La masculinité est l'ensemble des codes établis dans une société genrée qui définissent ce qui constitue un «vrai» homme. La sociologue R. Connell défend que dans chaque société un modèle de masculinité hégémonique, un profil d'homme type, tend à se développer et se présenter comme unique. Pourtant, il n'existe pas qu'une seule façon d'être un homme. Mais les muscles sont-ils aujourd'hui encore des attributs clés du «vrai» mec?

Homme musclé est toujours d'actualité

Dans les médias, le corps des hommes est rarement représenté de manière fidèle à la réalité. Sur nos écrans, publicités: les abdos, gros bras et fesses fermes défilent. Sur Instagram, réseau

de l'image et des complexes, les personnalités masculines les plus suivies (Ronaldo ou Dwayne Johnson) en sont toutes des exemples. Même les youtu-



beurs, associés à la culture «geek» deviennent des bodybuilders et publient leurs transformations physiques. Ainsi, on assimile ces corps à notre quotidien et ils deviennent la norme. Certains développent donc des attentes irréalistes entraînant des complexes, notamment sur la taille (en mètres) et le poids. En effet, la minceur est pour beaucoup d'hommes un problème, et ceux-ci ont

tendance à favoriser la prise de masse. Témoignage de cette volonté, la part importante des fitness sur le marché économique. D'après un article de la RTS, «la Suisse est championne d'Europe des fréquentations de fitness», avec 700'000 adhérent-e-s.

Les muscles et les gays

Historiquement, la masculinité a été définie comme contraire à la féminité, souvent associée aux homosexuels. Pourtant, les hommes gay sont également les victimes de la popularité des muscles. Pire encore, les muscles apportent un certain statut, celui de «top», où de «masc», c'est-à-dire un homme qui domine sexuellement, se présente comme masculin. Ainsi, il existe une volonté de ces hommes de se distancer de l'image féminine des gays,

de rester un «vrai» mec. Par conséquent, même dans la communauté gay, considérée comme l'opposé de la masculinité, les muscles sont les témoins d'une dominance physique et sexuelle.

Cependant, plusieurs artistes se servent de leur physique différent et brisent les tabous. Ces personnes sont d'autant plus importantes que certains hommes n'osent pas parler de leurs complexes, par peur d'être vus comme faibles, moins confiants. Le monde du rap en est également représentatif, grâce à des artistes comme Orelsan qui font la promotion du mec «banal». Ainsi, même si les muscles sont toujours en partie un facteur de virilité, dans les milieux hétéros et homosexuels, certains prennent le parti de la différence et de la pluralité. •

Océane Mahieu

À court de courant!

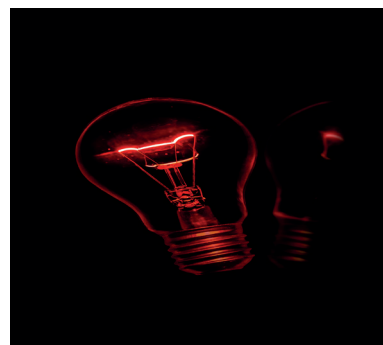
ÉNERGIE • La transition énergétique engendre des besoins toujours plus importants en électricité et cela menace notre planète. Certains spécialistes alertent sur le risque mondial de pénurie de cette énergie: celle du black-out.

D'origine anglo-saxonne, black-out signifie obscurité totale, donc être « plongé dans le noir ». Ce terme à la connotation sombre fait peur et à juste titre. Se trouver à court d'électricité implique pour notre planète de lourdes conséquences sans précédent. Au-delà de ne plus pouvoir s'éclairer ou se chauffer chez soi, il y a aussi l'arrêt des transports publics, de l'éclairage en rue et des interruptions de productions dans les usines. Au niveau mondial, l'électricité représente 20% de l'énergie utilisée en 2021. Une grande question subsiste pourtant: comment va-t-on réussir à gérer et limiter sa consommation, alors même que nous sommes en pleine transition énergétique pour tenter de contrecarrer le réchauffement climatique? En effet, décarboner un pays provoque une augmentation des besoins en électricité. Les humains dépendent encore pour une part de 65% environ des énergies fossiles. Certains pays ont néanmoins réussi à créer de l'électricité issue du

renouvelable, comme l'Islande, la Suisse ou encore la Norvège. Dans les grandes puissances mondiales, Chine, États-Unis et Inde, les énergies vertes représentent moins d'un tiers de leur production électrique.

Parler de transition énergétique, c'est aussi impliquer l'individu dans son comportement de tous les jours

Selon François Maréchal, professeur à l'EPFL en systèmes énergétiques: «on est confronté au dilemme de garantir une sécurité d'approvisionnement, déterminer quelles sont les demandes tout en tenant compte des capacités dont nous disposons». Il est alors impératif de penser à améliorer nos bâtiments, c'est-à-dire à installer le plus possible de panneaux solaires, cela



permettrait ainsi de stocker davantage d'énergie électrique. Parler de transition énergétique, c'est aussi impliquer l'individu dans son comportement de tous les jours: c'est donc de tenter une meilleure coordination de ses tâches quotidiennes, comme par exemple sécher ses vêtements avec la lumière du soleil, au lieu d'utiliser des machines, consommant de l'électricité.

Dépendance malgré tout

En Suisse, 20% de l'électricité provient du nucléaire, 66% provient de

l'hydraulique, 10% de l'éolien et les 4% restants de sources non identifiées. Durant la saison hivernale principalement, notre territoire reste très dépendant des pays limitrophes pour l'approvisionnement en électricité. L'Helvétie ne peut pas faire autrement, afin de garantir tous les besoins de la population. Ces dernières années, l'Allemagne ou l'Italie ont commencé à adopter des résolutions pour sortir des énergies fossiles pour proposer en juin dernier une loi sur l'approvisionnement sûr en électricité. •

Jessica Vicente

Votre voix: nos couleurs

REPRÉSENTER • L'une des missions de la Fédération des Associations d'Étudiant·e·s (FAE) consiste à représenter le corps estudiantin de l'UNIL. Portant la voix des différentes associations représentatives, notre image doit être à la hauteur de ce rôle. Nous sommes fier·ière·s aujourd'hui de vous présenter notre nouvelle identité visuelle.



précédent logo, nous en avons retrouvé d'autres d'antan. Le panel étant varié, il est intéressant de comprendre les interrogations qui ont mené à certains choix passés.

Tout d'abord, la couleur n'a pas

toujours été le rose. Le choix de palette, déjà partiellement en vigueur pour l'ancienne identité, s'explique par la dimension apolitique qu'il permet. Le bleu clair étant la couleur de l'institution universitaire de Lausanne, les autres couleurs s'associent facilement à des partis politiques et le violet à la grève féministe, il ne restait pas beaucoup de possibilités. Pour ce qui est de la couleur exacte, trois roses ont été proposés. Les délégué·e·s ont tranché en faveur d'un doux rose plutôt foncé.

Auparavant, une mascotte était également représentée dans le logo. Le loup, représentant également l'accent aigu, prône sur une version ancienne du logo. Le totem a été abandonné il y a déjà de nombreuses années (peut-être pour l'aspect menaçant qu'il incarne face aux moutons uniliens ?). Enfin, le nom a également changé. Les délégué·e·s ont exprimé clairement

le besoin d'inclure toute communauté présente sur le campus dans notre nom. Il est du devoir de la FAE

de ne commettre aucune distinction dans la défense des droits estudiantins. De ce fait, exclure une partie de la population s'oppose au fondement de la faïtière. À la suite de plusieurs assemblées, les délégué·e·s ont créé un groupe de travail pour rédiger une nouvelle charte de l'égalité répondant à cette demande. Cette charte, une fois validée par la majorité, rendait le nom de la FAE désuet. Le nom s'est donc adapté à l'écriture inclusive qui constitue dorénavant le mode d'expression officiel.

Le choix du logo

Parmi les trois propositions de la graphiste en charge de l'identité nouvelle, le choix s'est porté sur

Notre logo, ta voix

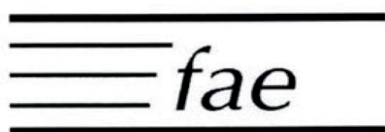
Nous concluons cet article en soulignant deux aspects centraux à notre démarche. D'abord, il est essentiel, au vu du travail professionnel et des instances avec lesquelles la FAE collabore, d'avoir une présence visuelle optimale. Un site internet digne de ce nom et des couleurs idéalement choisies n'étaient plus qu'un besoin, mais une réelle nécessité. Mais, il s'agira aussi d'embellir ce campus, car cette nouvelle identité parera les affiches, les banderoles et tous les événements dont la FAE fera partie. Notre changement impactera directement vos mirettes. Nos diverses activités qui rendent la vie universitaire festive se feront sous le nouveau drapeau.

Le constat d'un manque

Il n'est pas nécessaire de rappeler la place du numérique dans nos vies privées d'une part, mais également dans nos fonctions professionnelles, et nos recherches d'autre part. En effet, entre pandémie isolante et le primat du numérique dans nos quotidiens, les raisons justifiant un site internet clair, épuré et complet sont multiples. Face à ces besoins, nous avons donc pris la décision de mettre les moyens dans la création d'une plateforme accueillante et à notre image. Mais, tant qu'à entreprendre cette démarche de taille, autant y aller jusqu'au bout; en somme, renouveler toute notre identité visuelle. Du logo, à la couleur, au nom en passant par l'expression discursive: le changement est complet. Après un an et demi de travail, quel résultat?

L'historique d'un logo

De nombreux logos ont servi la FAE au cours du temps. En recherchant les raisons qui ont mené au



Fédération des associations d'étudiant·e·s de l'Université de Lausanne



fédération des associations
d'étudiant·e·s de l'UNIL



une option alliant clarté et incarnation. En effet, les trois termes de l'association sont représentés dans ce logo. L'aspect fédérateur se retrouve dans la police rigide, droite et épurée choisie. Les lettres sont reliées entre elles pour créer cette association, telle la FAE composée de ses différents pôles représentatifs. Enfin, l'étudiant·e·x est central; il s'esquisse par un jeu de forme, sa tête ronde couronnant les lettres. Cette proposition est celle qui a donc séduit le plus grand nombre de délégué·e·s devenant ainsi notre nouvel emblème officiel.

Nous t'invitons d'ailleurs à nous rejoindre. Que ce soit pour porter la voix des étudiant·e·s, les représenter, améliorer les conditions académiques, créer un environnement idéal, mettre en place des événements ou encore boire des bières après nos réunions, n'hésite pas à faire un tour sur notre nouveau site internet (www.fae-unil.ch) ou à passer nous voir à l'Anthropole 1192. Ta présence est la bienvenue. •

Votre chère FAE

Votre endroit préféré sur le campus

COMME A LA MAISON • Après ces interminables semestres tantôt confiné-e-s tantôt en co-modal ou carrément à distance, l'Université et ses couloirs sont à nouveau peuplés de vie. Les étudiant-e-s circulent d'un bâtiment à l'autre, en flux organisés. Mais dans cette grande réappropriation des lieux, lequel reste votre préféré? *L'auditoire* est venu à votre rencontre pour vous donner la parole!



©Valentine Girardier

Renaud
Faculté des Lettres (études slaves)

«Mon lieu préféré de l'Unil c'est la cafète parce qu'on y rencontre pleins de gens sympas. Mais aussi la Banane le soir quand il n'y a personne, parce que c'est un bon espace de travail».

Pietro
Faculté des SSP (sciences politiques)

«Mon lieu préféré à l'Université de Lausanne c'est l'espace devant les bâtiments d'Amphipôle et d'Amphimax, là où il y a les bancs et les tables de ping-pong. C'est pas que j'aime particulièrement jouer au ping-pong, mais c'est un très chouette endroit pour se poser et y boire des bières. En plus, la vue sur le lac est

Kino
Faculté des Lettres (allemand et russe)

«Mon endroit préféré à l'Unil c'est le coeur de section de russe, parce que c'est un endroit tranquille, il y a des livres de partout et que c'est un endroit très chaleureux».

Stefanny et André
Faculté des Lettres (respectivement, en histoire et histoire de l'art et en histoire et histoire ancienne)

«Le bord du lac! Parce que c'est joli, et on s'y amuse! Et puis, il y a des castors!».
«Euh... la cafète. C'est vrai que les castors c'est stylé ! Alors que la cafète en fait c'est pas aussi cool. Bon, la bibliothèque c'est bien».



©Valentine Girardier

Sandrine
Faculté de Biologie et Médecine (biologie évolutive)

«Mon endroit préféré à l'Université de Lausanne ce sont les espaces verts, parce que, même si je ne vais pas m'y promener, ils sont jolis et ça donne un côté nature au campus qui est très sympa».



©Valentine Girardier

Propos recueillis par *L'auditoire*

Où sont passés les canapés de la Grange?

TRAVAUX • La Grange a fait peau neuve! Pendant un an, les travaux ont occupé les lieux afin qu'aujourd'hui nous n'ayons plus à sortir dans le froid pour passer du foyer à la salle de spectacle.

De l'extérieur, rien ne change, la Grange est un monument protégé, mais à l'intérieur, vous ne reconnaîtrez que les pierres et les poutres apparentes. Les canapés et les longues tables ont laissé place à quelques poufs et un mobilier design afin de faciliter la circulation du public. La billetterie est à droite et le bar reste à gauche, permettant à celles et ceux qui auraient profité de la billetterie en ligne de ne pas rester bloqué-e-s dans la file réservée aux paiements en cash. Un réaménagement complet qui prend place au moment du changement de direction, car Dominique Hauser a passé le flambeau de ce théâtre à Bénédicte Brunet. D'abord sociologue politique, elle s'est vite tournée vers les arts. Elle compte renforcer les interactions entre arts et sciences avec des spectacles, mais

aussi des rencontres, des tables rondes et des ateliers.

Bouillonnement sur le parquet
Un nouveau bouillonnement intellectuel autour de la cause climatique vous y attend en début de saison. À cela s'ajoute la présence de deux collectifs lausannois, Foulles et Anthropie, qui se

pencheront respectivement sur la question de genre «à travers les figures et les postures médiévales» et sur les technologies de communication avec des performances sur le campus. On y fêtera également les 400 ans de Molière et le Festival Féculé durant ces prochains mois. Pour aller prendre note de cette programmation, rendez-vous sur le



© Service Culture et Médiation scientifique UNIL

nouveau site de la Grange avec son logo fraîchement repensé où un petit toit s'est ajouté sur le nom.

Un bain de nouveauté

Un nouveau design, une nouvelle directrice, un nouveau nom, un nouveau site internet... de quoi motiver les curieux-euse-s à passer voir. Et dans toute cette nouveauté, où sont passés les canapés si moelleux du foyer? Peut-être ont-ils migré vers l'extension de la Grange au milieu des logements étudiants, là où prendront place d'autres spectacles et concerts... S'ils vous manquent, passez faire un tour au Vortex, les canapés seront toujours là pour soulager vos arrières.

Johanna Codourey

Dorigny, une longue histoire

HISTOIRE • Nous parcourons chaque jour le pavé de ces routes qui voient nos quotidiens respectifs passer. Mais quelle est leur histoire?

Chaque jour, nous parcourons les allées bordées de verdure de notre campus, nous entrons dans ses bâtiments, neufs et anciens, afin de nous installer face au tableau qui occultera notre regard les heures suivantes. Or, ce campus n'est pas né de la dernière pluie. Ce lieu si charmant, faisant face aux vagues du lac, est établi sur un site dont les traces d'occupation humaine remontent au moins à l'Antiquité gallo-romaine. Ces pavés sur lesquels nous marchons sont chargés d'une histoire que l'on ne soupçonnerait même pas.

Des origines lacustres

Le site de Dorigny a suscité de nombreuses interrogations quant à son lointain passé. Bien que les informations soient bien souvent lacunaires quant à son propos, quelques recherches effectuées au XIX^e siècle font état de pilotis sur les rives du lac Léman. Il semble donc que les premier·ère·s habitant·e·s de Dorigny aient été des lacustres. Du Néolithique à l'âge de Bronze, ils-elles auraient occupé une zone proche de l'actuel centre nautique.

Le site de Dorigny a suscité de nombreuses interrogations quant à son lointain passé

Par ailleurs, un passé romain semble fort plausible pour cette campagne proche du site de Vidy. En effet, Dorigny est une dénomination d'origine latine: *duriniacum* est son nom original. Les archéologues ont pu y découvrir de nombreux vestiges romains tels que l'amphithéâtre, mais aussi des habitations. Pourtant, rien ne confirme l'hypothèse de la présence effective des Romains sur le lieu. De quoi nourrir des fantasmes historiques.

La Modernité à Dorigny

C'est à partir du XVII^e siècle que le méandre de la Chamberonne est



© Musée historique de Lausanne — Château de Dorigny, 1913

occupé par plusieurs bâtiments artisanaux et ruraux. En effet, grâce à l'arrivée de la famille de Loys, se développe une activité industrielle. C'est à Daniel Loys que l'on doit la construction d'une papeterie et d'une blanchisserie. Entre la seconde moitié du XVIII^e et du XIX^e apparaît la mode des maisons de maître, accompagnées de domaines ruraux. Dorigny s'est inscrite dans cette mouvance et, dès 1750 apparaît ladite «maison de la Blancherie». C'est ensuite avec Étienne de Loys que la papeterie se verra transformée en l'actuel et très charmant Château de Dorigny.

Le chêne de Bonaparte

Le 24 janvier 1798, le Pays de Vaud s'émancipe de la domination bernoise, et c'est alors que les histoires se croisent. Un certain Napoléon Bonaparte, parvenu au pouvoir français par un coup d'État, part en 1800 se battre contre les Autrichiens en Italie. Or, c'est sur sa route vers la péninsule que Bonaparte aurait passé en revue les divisions de deux de ses généraux dans la pleine même de Saint-Sulpice. Suite à cette impressionnante visite, Étienne de Loys aurait fait planter à Dorigny un jeune chêne. S'agit-il d'un acte d'admiration militaire ou d'un simple signe d'allégeance? Nous ne le saurons pas, mais quoi qu'il en soit, le chêne, confirmant sa symbolique de force, est parvenu à survivre admirablement jusqu'à nos jours et ombrage

aujourd'hui les étudiant·es.

Dorigny aujourd'hui

Le chêne a subsisté, mais Dorigny a bien changé. Au début des années soixante, la croissance démographique du canton confronte l'Université de Lausanne, alors dispersée en divers endroits de la ville, à des problèmes d'exiguïté de ses locaux. C'est donc en 1963 que la ville rachète la propriété de Dorigny et la première rentrée universitaire y a lieu en 1970.

Comment imaginer la première rentrée universitaire à Dorigny?

Difficile alors d'imaginer la vue de l'Amphipôle, premier bâtiment, au milieu de nulle part, dans une nature foisonnante, mais isolée: pas de centre sportif, ni même de métro. Quarante ans plus tard, l'Amphipôle est toujours là, mais le paysage s'est transformé. Nous sommes là, à passer du Géopolis à l'Amphimax, à courir sur la piste du centre sportif tout en mangeant à la cafétéria de la Banane. À vivre sur ce si beau campus qui n'est pas sans réserve de surprises. •

Ylenia Dalla Palma

Molière

Le projet «Rire avec Molière?» nous invite à (re)penser l'humour qui habita le XVII^e.

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, a écrit trente-trois pièces qui lui valurent le titre de «génie de la dramaturgie». De sa mort en 1673 et jusqu'à aujourd'hui, leur succès n'a en rien faibli et il reste l'un des auteur·ices les plus joué·e·s sur les planches du monde entier. Pourtant, cet homme demeure entouré de mystère et n'a eu de cesse de susciter le débat, de son vivant tout comme dans les siècles qui ont suivi. Qui était Molière? Comment parler de cet auteur et de son fameux rire? C'est à l'occasion des 400 ans de la naissance du célèbre dramaturge que le projet «Rire avec Molière», soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, tente de raviver et de décoder l'esthétique comique si spéciale qui a amusé la société mondaine française du XVII^e siècle. Or, est-il si évident de rire avec Molière? La question ne se posait pas jusqu'à il y a peu, mais les temps ont désormais changé. Les professeur·e·s Lise Michel, Marc Escolà, Danièle Chaperon de l'UNIL, leurs collègues Claude Bourqui de l'UNIFR et Éric Eigenmann de l'UNIGE ont conçu une série d'événements détonnants qui se pencheront sur l'intensité de cet humour farceur et satirique, ainsi que sa conformité avec l'esprit du temps. La bien-séance imposait certaines normes théâtrales et artistiques aux auteurs de l'époque, elle en imprime d'autres au XXI^e siècle. Que ce soit à la radio, sur les planches, dans les classes ou encore sur les écrans, il sera possible durant toute l'année 2022 de revivre et de réfléchir sur l'œuvre de celui qui, bien que qualifié d'humoriste universel, nous permet également de nous rendre compte d'à quel point le rire ne l'est pas. Voici donc une belle opportunité de se plonger, avec Molière, dans une réflexion plus globale à propos l'humour théâtral et de sa survie dans les méandres du temps. •

Ylenia Dalla Palma

Le droit du sport face aux médias

GÉOPOLITIQUE • Le sport est une pratique physique et sociale qui se consomme avec frénésie. Or, la dimension politique est souvent l'invitée d'honneur lors de compétitions internationales. Comment le cas Valieva aux JO de Pékin 2022 illustre-t-il cette tension entre sport et politique internationale?

Qui n'a pas entendu parler de Kamila Valieva? La prodigieuse patineuse a perdu la 1^{re} place au classement des Jeux olympiques en raison d'un violent scandale de suspicions de dopage, en dépit duquel elle est pourtant devenue une légende médiatique, atteignant le million d'abonné sur Instagram, avec plus de 700'000 « followers » en moins de 10 jours, sans poster aucune publication ni « story » depuis janvier. La brutale campagne contre Valieva illustre de quel arsenal juridique les instances internationales du sport disposent pour protéger leurs athlètes contre ces pressions politico-médiatiques portant atteinte à leurs aptitudes et leurs talents.



Le sport est un terrain d'affrontements et ne véhicule pas forcément un idéal historique de paix

Ménage entre frontières et médias

Les relations entre États forment un équilibre complexe oscillant entre pouvoirs et contre-pouvoirs, dont les fluctuations ont des effets sur tout ce qui se pratique entre nations rivales, en particulier sur la compétition sportive internationale. La presse a longtemps constitué un contre-pouvoir face aux États, mais avec le développement des nouvelles technologies de l'information et des télécommunications, les super-pouvoirs de la presse, des médias et des réseaux sociaux peuvent constituer une menace. En particulier, dans le contexte de tensions et de désinformation entre les États-Unis, la Russie, l'Europe et l'Ukraine, le seul rempart pour protéger les athlètes reste l'application du droit par le juge.

Aux origines de la trêve

Le sport, vecteur de lien social, ne fait l'objet de politiques sociales que depuis les années 1920 et seulement dans de rares pays. L'Organisation des Nations Unies (ONU) et le Comité international olympique (CIO), dans le cadre d'un échange de bons procédés, présentent les JO comme une tradition grecque

visant à faire baisser les armes le temps des Jeux entre cités et peuples grecs, qui autrement seraient en état de guerre perpétuel. En réalité, le message de la trêve olympique (*ekecheiria*) ne correspond pas à un appel du légendaire oracle de Delphes à interrompre le cycle des conflits tous les 4 ans, mais seulement à un sauf-conduit pour les pèlerins (athlètes et spectateur-ice-s).

La nouvelle presse peut aujourd'hui constituer une menace

Valieva face à la presse

Aux JO de Pékin 2022, la jeune patineuse russe Kamila Valieva se trouve au centre d'une violente controverse. Les exigences esthétiques du patinage artistique sont telles que ce sport n'a rien de commun avec un sport de combat. Le contraste entre la grâce de la patineuse et l'indécence de la presse qui l'assaille est d'autant plus saisissant. Suite aux révélations le 7 février faites par la presse au sujet d'un échantillon de test antidopage effectué avant le début des JO, la presse et l'opinion publique internationales s'emparent d'une polémique au cœur de laquelle la petite prodige de 15 ans est plongée. Alors que la norme de traitement est de 20 jours dès réception de l'échantillon, les résultats du test ont été révélés hors délais. Le laboratoire suédois justifie la communication tardive en raison

d'une quarantaine Covid-19 des laborantin-e-s. Tous les autres tests de la favorite pour la médaille d'or sont bons, mais les réactions sont barbares: un vent de révolte souffle parmi ses adversaires, les concurrentes envisagent même le boycott de la compétition. L'analyse a identifié de la TMZ, une substance illicite. Or, pour prouver le dopage, il faut au moins deux analyses avec des résultats concordants afin de tirer une conclusion « au-delà de tout doute raisonnable », selon le standard juridique applicable. Donc en présence d'un seul mauvais échantillon au lieu de deux, le degré de preuve est insuffisant.

Le seul rempart pour protéger les athlètes reste l'application du droit par le juge

Quid du droit du sport?

Les athlètes sont protégé-e-s par le droit du sport qui, combiné avec les plus hauts standards internationaux relatifs aux droits humains, sont un rempart solide contre les attaques. Le Tribunal arbitral du sport (TAS) a réussi dans un délai record à concilier lutte antidopage et droits fondamentaux. Suite aux révélations, l'Agence russe antidopage (ARA) a, conformément au droit du sport, suspendu la participation de Valieva. Puis, selon les règles de

procédures applicables au recours de la patineuse contre la suspension, l'ARA a levé la suspension. Les instances internationales de patinage et antidopage ont recouru devant le TAS contre la décision de l'ARA. Valieva ayant moins de 16 ans, elle est une personne protégée au sens du Code mondial antidopage. Les concepts de faute non significative et négligence sont applicables, entraînant au mieux une réprimande sans suspension.

La réhabilitation au prix de la pression mentale

Après avoir interrogé la jeune femme durant 6h, avec une pause de seulement 20 minutes, et pour éviter de lui causer un préjudice irréparable au cas où elle serait innocentée après les JO, le TAS a décidé le 14 février qu'elle pourrait continuer la compétition. Mais dans quelles conditions physiques et psychologiques? Elle a donc présenté son programme court le 15 février, lui valant la première place au classement. Mais, au programme long le 17 février, ses nerfs lâchent et elle s'effondre, terminant 4^e. La situation cauchemardesque dans laquelle Valieva s'est retrouvée a pour fondement un doute sans preuve suffisante, qui subsistera jusqu'après les JO, tant que l'affaire ne sera pas jugée au fond. S'il s'avère impossible scientifiquement de prouver la présence de TMZ, les instances sportives auront échoué et le préjudice irréparable aura alors été causé. À l'inverse, si les analyses prouvent la présence de la substance, sa 4^e position arrange tout le monde.

Sport et tensions politiques

Le sport est un terrain d'affrontements et ne véhicule pas forcément un idéal historique de paix: les liens entre sport et tensions politico-médiatiques sont une réalité. Néanmoins, on peut espérer que toute instrumentalisation d'un-e athlète en machine de guerre par la presse cache une opportunité de défendre ses performances comme outil de dialogue et de réconciliation, de faire prévaloir le sport comme théâtre de l'expression des valeurs de l'humanité. •

Union entre sport et écologie: une utopie ?

ÉCOLOGIE • Alors que le sport nous permet de prendre soin de nous, il n'est pourtant pas forcément bénéfique pour la planète. En effet, les divers équipements et stades dégagent plusieurs tonnes de CO2. Pourtant, certain-es athlètes cherchent à y pallier. Quelles sont les solutions ?

Plusieurs compétitions internationales récentes ont mis à mal le lien déjà instable entre sport et écologie. Étant de véritables catastrophes environnementales, elles renvoient plusieurs tonnes de CO2 par an dans l'atmosphère. Les Jeux olympiques de Pékin 2022, où de nombreuses infrastructures ont été construites et recouvertes exclusivement de neige artificielle, ainsi que l'Euro 2020, où l'équipe suisse a dû effectuer plus de 9500 kilomètres pour jouer trois rencontres, sont des exemples parmi d'autres de pollution sportive à grande échelle. À un niveau plus restreint, les piscines intérieures, entre autres, dépensent de grandes quantités d'énergie pour chauffer l'eau, pour la remplacer ou encore pour les douches. Mise à rude épreuve, la planète transpire, mais survit.



L'espoir inventif

Toutefois, plusieurs lieux d'espoir naissent de ces déboires et des solutions peuvent être mises en place par tout un chacun afin de pallier les problèmes écologiques des pratiques sportives. À plus grande échelle, il serait intéressant que les compétitions importantes se déroulent dans les lieux appropriés, avec des infrastructures déjà existantes. Néanmoins, chaque individu peut agir et

parfaire l'union entre écologie et sport.

La pratique du sport en vert

Plusieurs options existent comme le *Plogging*, pratique dans laquelle les adeptes de course à pied ou de marche emportent un sac poubelle afin de ramasser les déchets sur leur passage, ou encore l'*Urban Sport*, qui ne demande aucun matériel et qui utilise les infrastructures publiques (bancs, escaliers, etc.). Il

Dr. existe également la mobilité douce, telle que le vélo, la marche ou encore le roller. De plus, la création de lieux ou de manifestations écologiques, tels que les *Eco fitness* où les machines fonctionnent grâce à l'énergie créée par l'individu les utilisant, les *Eco trails* qui militent contre le gaspillage et l'utilisation de plastique en rationnant les quantités selon le nombre de participant-e-s ou l'achat de vêtements de sport écoresponsables permettent également de réduire son empreinte écologique. Des solutions existent donc et leur mise en place systématique permettrait d'associer plus aisément sport et écologie, bien-être corporel et planétaire, pour un avenir plus serein. •

Arnaud Crettenand

L'esprit des arts martiaux

ARTS MARTIAUX • Les arts martiaux, d'abord défensifs, se sont enrichis au fil de l'histoire de la perspicacité des sagesse orientales. Entre maîtrise du corps et de l'esprit, ces pratiques enseigneraient-elles aussi une éthique, une philosophie de vie ?

L'esprit réfère à des choses aussi diverses que des systèmes de pensées ou, selon le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales), des réalités ineffables telles que le "souffle vital" stoïcien (pneuma). Ce dernier réfère d'emblée à une force mystique qui anime l'ensemble de la création, à laquelle nous appartenons. Pourtant, l'Occident y est devenu étranger à partir de la domination du rationalisme cartésien, car «je pense, donc je suis». Sa manière de se relier au monde et à la nature repose sur une vision désormais dualiste. Or, comment existez-vous indépendamment du séquoia du campus, du contenu de votre assiette ou du Léman? L'air que vous respirez, la nourriture qui fait votre corps, l'eau qui vous hydrate et vous purifie chaque jour à l'image des vagues qui vont et viennent sur une plage... Sans tout cela, vous cessez d'exister.



Une philosophie traditionnelle

En contraste, les sagesse orientales sur lesquelles reposent les arts martiaux considèrent que tout ce qui existe est en interdépendance. Une représentation commune pour cela est le filet d'Indra: une infinité de bijoux reliés, dont chacun porte en lui le reflet de tous les autres. Le macrocosme dans le microcosme. Il est à noter que cette représentation, de par son origine indienne, se retrouve dans le bouddhisme. Né en

Dr. Inde avec le Bouddha, il a migré en Chine et jusqu'au Japon, emportant avec lui des pratiques martiales ancestrales. C'est Bodhidharma, considéré comme le premier patriarche du Zen qui aurait disséminé le Kalaripayattu de concert avec le Bouddhisme. Souvent méconnu en Occident, ce pourrait être l'art martial le plus ancien du monde, âgé de 5000 ans. Il est très plausible que l'esprit de cet art se soit transmis jusqu'au Japon, en raison de nombreux points communs notamment avec l'aïkido qui synthétise les arts martiaux ancestraux japonais. Le Kalaripayattu et l'aïkido ont en commun l'intention de développer la force, la précision et la maîtrise de l'énergie. Leur pratique débute par une salutation et cherche à parfaire au fil des années la fluidité des mouvements.

S'élever à la non-violence

Mais plus en profondeur, leur esprit

Dr. fondamental est avant tout non-violent. Il s'agit de préserver la vie - pour l'aïkido d'unir notre cœur et nos énergies avec l'opposant-e au lieu de chercher à le-la détruire. C'est là un ancrage spirituel fondamental, qui cherche à trouver une entente, une perspective commune. Lorsqu'on observe des pratiquant-e-s expérimenté-e-s, l'art prend le pas sur le martial. On croirait observer une danse, une parfaite communion, comme s'il n'y avait pas plusieurs pratiquant-e-s, mais une seule entité. C'est peut-être là que se situe l'esprit le plus fondamental des arts martiaux, qui malgré leur pouvoir de destruction avéré, privilégient la manifestation d'une union. Au-delà d'une éthique ou d'une philosophie figée, l'esprit indiciel des arts martiaux inculque le savoir-être humain. •

Nicolas Belleville

La lumière à la (ra)masse

ASTRES • S'ils ont attiré l'attention de quelques physiciens au XVIII^e siècle, le mystère des trous noirs n'a été percé qu'au siècle passé. Une avancée que l'on doit principalement à Einstein et à sa célèbre théorie de la relativité générale.

Ils font incontestablement partie des objets célestes les plus fascinants du cosmos. Pourtant, les recherches approfondies sur les trous noirs ne remontent qu'au XX^e siècle. Définis unanimement par leur champ gravitationnel si intense qu'aucune matière qui y pénètre ne peut en ressortir – y compris la lumière – les trous noirs ont d'abord fait l'objet de spéculations théoriques, bien avant d'être «observés» – quand bien même ils ne sont par définition pas visibles puisqu'ils ne peuvent ni émettre ni diffuser de la lumière.

Laplace évoque la possibilité que les plus grands astres lumineux puissent être invisibles

De spéculations fantaisistes à révolutions astronomiques

De fait, c'est à Simon Laplace que l'on doit ces premières spéculations en 1796 dans son livre *Exposition du Système du Monde*. Il évoque en effet la possibilité que les plus grands astres lumineux puissent être invisibles, thèse qui laisse perplexe l'Académie des Sciences au point que sa démonstration soit qualifiée de fantaisiste par les astronomes de l'époque. Sceptiques sur les chances d'existence d'un tel objet, ces derniers abandonnent leurs recherches, et pour cause; l'aporie à laquelle conduisent les expériences menées en la matière. Aussi faut-il attendre la première moitié du XX^e siècle, et plus particulièrement la publication d'Albert Einstein sur la théorie de la relativité générale en 1915 pour faire un bond considérable dans la compréhension des trous noirs. À ce sujet, Éricourgoulhon, physicien au CNRS, vulgarise ce qu'une telle théorie a apporté à ce champ de recherche: «Dans cette théorie, l'espace n'est plus une entité absolue, mais une structure souple déformée par la matière». Le physicien Karl Schwarzschild trouve quelques mois plus tard une solution à l'équation, qui parvient à déterminer le rayon de



l'horizon d'un trou noir. Aussi entre-t-il dans la définition d'un trou noir, étant donné qu'il peut être caractérisé comme le rayon d'une sphère à partir duquel la masse de l'objet est si compacte que la vitesse de libération est égale à la vitesse de la lumière. «Leur description ne tient qu'à trois paramètres», poursuit le chercheur, «la masse, la charge électrique et le moment cinétique».

«Dans cette théorie, l'espace n'est plus une entité absolue, mais une structure souple déformée par la matière»

Une typologie des trous noirs

Georges Meylan, professeur honoraire d'astrophysique à l'EPFL, nous éclaire quant aux différents types de trous noirs: «Il existe des trous noirs dits supermassifs, qui se trouvent au centre de la galaxie et dont la présence provoque parfois l'apparition de jets et du rayonnement X. Les trous noirs primordiaux, eux, sont caractérisés par leur petite taille et se seraient formés durant le Big Bang, alors que les trous noirs intermédiaires ont une masse entre 100 et 10'000 masses solaires». Les plus étudiés restent les trous noirs stellaires, de masse équivalente à trois masses solaires, et qui naissent à la suite de l'effondrement gravitationnel du résidu des étoiles

massives. «Il s'agit de l'étape finale d'une explosion d'une étoile», simplifie l'astrophysicien.

Un champ de recherche en pleine expansion

Le XX^e siècle a vu l'avènement de nombreuses théories, dont celle de Stephen Hawking, à qui l'on doit le rayonnement éponyme qui suggère que les trous noirs ne sont pas complètement noirs. Plus récemment, le Prix Nobel 2020 a été décerné à Andrea Ghez et Roger Penrose, à qui l'on doit la première «photo» prise en juin 2019. «Deux défis préoccupent les astrophysiciens contemporains», développe le physicien du CNRS: «Un premier, qui est observationnel, visant à l'amélioration de nos instruments de telle sorte à obtenir des images plus fines; le second est d'ordre théorique, puisqu'il est question de tester les modèles de trous noirs dans d'autres modèles que la théorie générale». Le but? Déterminer si la théorie de la gravitation sous-jacente est bien en accord avec les prédictions de la théorie de la relativité générale. De quoi passionner les futures générations d'astrophysiciens.

Pauline Pichard

Le cliché 51

La microbiologiste Rosalind Elsie Franklin fut la première à saisir une photo de la structure de l'ADN. Voici son histoire.

Révolutionnaire et à la fois oubliée, Rosalind Elsie Franklin faisait partie des femmes ayant grandement contribué à la science, sans bénéficier de la reconnaissance qui leur est due. Les heures passées au laboratoire auprès des rayons X ont initié le développement d'un cancer dans le corps de la chercheuse. Elle en meurt en 1958 et son nom ne sera pas mentionné dans le compte rendu de recherche, alors même que ses collègues masculins qui avaient assisté à sa découverte scientifique ont quant à eux reçu un prix Nobel en 1962. Sa mort étant préalable à l'attribution du prix Nobel justifie bien trop souvent cette absence de reconnaissance. Pourtant, la règle du prix Nobel indiquant qu'un «[...] prix n'est jamais décerné à titre posthume» n'a été instaurée qu'en 1974, mentionne le journal *Le Temps*. L'ADN (acide désoxyribonucléique) abrite le matériel génétique humain. Il contient les origines, l'histoire et l'évolution de l'humanité. Pourtant, il représentait, jusqu'au milieu du 20^e siècle, un mystère pour les scientifiques. Ces dernières ne réussissaient à saisir l'absurdité d'un élément infiniment petit et infiniment complexe. Biologiste moléculaire, Rosalind Elsie Franklin a utilisé la diffraction des rayons X afin de révéler la structure à double hélice de l'ADN qui a permis par la suite de bâtir le modèle tridimensionnel de ce dernier. Le cliché du chiffre 51 aura bénéficié à toute la branche scientifique et contribué à la construction de l'empire intellectuel du monde d'aujourd'hui. La sueur et les longues nuits d'éveil de Rosalind Elsie Franklin lui auront permis d'atteindre son objectif, alors que sa toute nouvelle reconnaissance éveille enfin les consciences sur les nombreuses femmes écartées par leurs pairs de l'époque.

Chaïmae Sarira

Regarder par la fenêtre

PHILOSOPHIE • Regarder par la fenêtre, le geste peut paraître anodin, voire une pure perte de temps. Loin d'être la conséquence d'une concentration fatiguée qui se repose quelques instants en rêvant, observer ce qu'il se passe derrière la vitre peut se changer en un acte de réflexion philosophique. Descartes, Pascal et Baudelaire les savent bien.

Les fenêtres ouvrent sur le monde. Elles accueillent la lumière du jour ou les lueurs de la nuit pour les diffuser dans les chambres où demeurent des êtres affairés. Qui n'a jamais délaissé une tâche en se laissant séduire par une rêverie née en regardant par la fenêtre? Ouverture dans un mur, elle l'est assurément, mais ce n'est là qu'une façade à sa plus grande vertu: celle d'attiser la réflexion et la créativité. Regarder par la fenêtre, c'est faire naître l'être et éprouver sa présence.

Qu'est-ce que le moi?

Même si durant ces rêveries le regard se dirige vers l'extérieur, les pensées qui s'épanouissent portent en réalité vers l'intériorité de l'esprit qui pense. Une conscience doute, espère et rêve. L'horizon se fait le reflet d'un «moi» qui se mire sur la vitre. Ce moi est, un instant, comme Narcisse qui se contemple sur la surface de l'eau. Il n'y a pas de mal à cela. De belles idées peuvent ainsi émerger. Au milieu du XVII^e siècle, aux Pays-Bas, le philosophe français René Descartes compose son texte philosophique majeur: les *Méditations métaphysiques* (1641). Au cours de la première méditation, il sent qu'en lui se sont accumulées de fausses opinions et conclut que peu de connaissances sont inébranlables. Il entreprend alors de douter une bonne fois pour toutes. Dans la deuxième, après quelques considérations sur sa nature individuelle et sur celle d'un morceau de cire, le narrateur pose la plume, se lève et observe les passants de la rue depuis une fenêtre. Voici son hypothèse: «Si par hasard je regardais d'une fenêtre des hommes qui passent dans la rue [...], que verrais-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts». Est-ce une hallucination? Le basculement d'une dissertation philosophique vers un récit de science-fiction? Rien de tel. Le narrateur, emporté par le doute, s'interroge sur la nature des choses: qu'est-ce qui fait d'un humain, un humain particulier? Que reste-t-il qui permet de dire



Niko Goldmann

qu'un morceau de cire soit toujours un morceau de cire lorsque toutes ses qualités ont changé? Quelques années plus tard, Blaise Pascal, autre philosophe français et admirateur des travaux de Descartes, se pose à son tour la question «qu'est-ce que le moi?». Comme pour répondre aux *Méditations métaphysiques*, Pascal reprend le motif de la fenêtre et inverse les rôles. Il se situe dans la rue, en badaud, alors qu'une autre personne le regarde: «Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non, car il ne pense pas à moi en particulier» (*Pensées*, posthume 1662). Être là, sans être vu. Le phénomène étonne. Et la question de l'être resurgit alors. Le «moi» n'existe pas, ou plutôt il n'existe que caractérisé. Être, pour Pascal, c'est être quelque chose. On est alors beau, gentil ou amoureux, mais jamais: «on est» – ici, la phrase manque cruellement d'attribut. Chemin faisant, la réflexion se peaufine et se termine sur une conclusion amère: «on aime que pour des qualités». L'être n'a pas de

substance en lui-même. Que ce soit une femme intelligente dont le jugement s'étirole ou un homme élégant qu'un accident défigure, tous deux ont perdu les qualités qui les rendaient particuliers. Pascal dépeint ici une triste fin – hautement sujette à discussion. Les fenêtres ont ouvert un débat sur l'être dont les résultats n'ont pas plu à tous. Deux cents ans après Descartes et Pascal, un troisième penseur a réactualisé.

Une ouverture pour l'imaginaire

Penseur, mais aussi, et surtout poète, Charles Baudelaire exploite à son tour la figure des fenêtres. Dans son recueil en prose se trouve un poème au titre explicite «les fenêtres». Il ne tarit pas d'éloges à leur sujet: «Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle» («Les Fenêtres» dans *Le Spleen de Paris*, 1869). Dans la nuit, un carré de lumière perce l'obscurité. Il donne à penser que des êtres vivants passent leurs jours dans une chambre. C'est une affirmation de la vie et une invitation à combler

l'inconnu: «Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie», écrit le poète. Il se passe quelque chose derrière ces vitres, mais le flâneur qui les regarde depuis la rue n'a que son imagination pour répondre aux mystères. Est-ce une femme qui lit un article savant ou rédige un paragraphe d'une thèse brillante? Est-ce un enfant que l'insomnie atteint, forcé à la veille alors que tous lui souhaitent de beaux rêves? Baudelaire répond sans répondre: «Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis?». Regarder par la fenêtre s'impose ainsi comme un geste philosophique, comme une interrogation sur soi et sur sa place dans le monde. Elle érige une frontière qui sépare malgré sa transparence. Invitation mêlée de rejet, elle appelle la réconciliation, la résolution du mystère au moyen de quelques rêveries créatives. •

Le champ prévu des imprévus

THÉÂTRE • Écouter, observer, analyser rapidement puis répondre spontanément: tel est le défi de l'improvisation. Ce genre théâtral est-il aussi récent qu'on le croit? Comment se déroulent les performances et quelles en sont les spécificités?

L'improvisation existe dans le théâtre classique lorsque des imprévus surviennent lors d'une performance. Les acteur·ice·s doivent alors se rattraper car *the show must go on*. Elle est aussi considérée comme une technique de jeu dramatique et est utilisée durant les répétitions par les artistes. Le but étant d'apprendre à développer leurs personnages et mieux comprendre comment ils-elles agiraient dans diverses situations qui n'ont pas forcément lieu dans la pièce jouée. Aujourd'hui, l'improvisation théâtrale est un genre à part entière, où le spectacle est complètement fondé sur cette technique. Même s'il n'y a pas de répétition du texte ou de scénographie, cela ne signifie pas que les acteur·ice·s ne se préparent pas pour leurs performances;

il-elle-s doivent s'entraîner à développer leur écoute, spontanéité, créativité ainsi que la solidarité et l'esprit d'équipe.

Ils-elles doivent développer leur écoute, spontanéité et créativité ainsi que la solidarité et l'esprit d'équipe

Il est aussi très important d'apprendre le processus de construction d'une histoire, puisque les comédien·ne·s deviennent simultanément dramaturges, metteur·se·s en scène et scénographes spontané·e·s.



L'absence de texte

L'improvisation théâtrale connaît davantage de succès depuis le XX^e siècle, mais ses sources remontent à bien plus tôt dans l'histoire. Nous trouvons ses traces dans les tragédies grecques inspirées de la transmission orale des histoires, qui laisse une marge de manœuvre durant les représentations. À l'époque, étaient délivrés aux acteur·ice·s une histoire approximative et des descriptions des personnages, sans script défini. Nous

connaissons aussi le genre théâtral italien *commedia dell'arte*, qui a émergé au XVI^e siècle et qui consiste en une performance improvisée par des comédien·ne·s masqué·e·s. Dans le monde francophone, c'est le «match d'impro» inventé au Québec en 1977 qui est la forme d'improvisation qui s'impose. Ces matchs sont menés par un arbitre qui définit des critères, qui peuvent porter sur la durée, le thème et le nombre de joueur·euse·s de chaque équipe et peut introduire des désavantages pour les participant·e·s. Un match peut donc durer quelques courtes secondes, ou plus d'une heure. Parfois, même le public participe, car tout est possible dans le monde de l'improvisation! •

Natalia Montwott

Ce que la musique dit de qui tu es

DIAPASON • Lorsqu'il est question de goûts musicaux, la science n'est de loin pas unanime. Si certain·e·s invoquent le facteur culturel pour les justifier, d'autres défendent plutôt l'approche biologique.

Alors que la musique occupe une place considérable dans chaque culture, la mesure dans laquelle elle est façonnée par la neurobiologie reste discutée. De fait, le contraste entre la consonance et la dissonance –ainsi que sa perception– est au cœur des débats de l'histoire de la musique occidentale, et ce depuis la Grèce antique. D'une part, les scientifiques considèrent généralement que les réponses esthétiques à la consonance prennent source dans la biologie, et revêtent ainsi un caractère universel. Les ethnomusicologues et les compositeur·rice·s, en revanche, argumentent que la perception de sons

consonants s'enracine dans la culture musicale occidentale. Les recherches, même contemporaines, n'abondent pas toutes dans le même sens sur le sujet, tant chacune met en lumière les multiples facteurs impliqués dans les goûts musicaux.

Personnalités musicales

Le Dr David Greenberg de l'Université de Cambridge s'est étonné de la récurrence d'un certain *pattern* entre les goûts musicaux et le type de personnalités dans une étude de 2015 publiée dans le *Journal of Personality and Social Psychology*. Pour ce faire, un panel de participants de plus de 50 pays a été mobilisé, auquel il a été demandé de remplir un test de personnalité et d'évaluer quelque 23 genres musicaux. Au terme de l'étude, des liens entre le caractère extraverti d'un·e auditeur·trice et son attrait pour des musiques contemporaines aux rythmes enjoués et dansants ont été relevés. À l'inverse, un individu consciencieux sera davantage attiré·e par des sonorités douces et

relaxantes. Enfin, un rapport entre l'ouverture d'esprit et la musique douce, contemporaine, intense et dynamique a été établi.

L'indifférence à la dissonance

De quoi contraster avec l'étude menée par Josh H. McDermott et al., parue en 2016 dans la revue *Nature*, qui révèle que la perception de la musique dépend de la culture de son auditeur·trice. Si la recherche en la matière n'en est qu'à ses balbutiements, tant il est difficile de mener des études dans des populations qui seraient peu exposées aux musiques occidentales, l'équipe de recherche est toutefois parvenue à enquêter auprès d'une population amazonienne indigène. Les Tsimanes, une société d'agriculteur·trice·s et de fourrageur·euse·s, ont ainsi été comparé·e·s aux populations boliviennes et américaines dont l'exposition à la musique occidentale variait, de telle sorte à ce qu'elles évaluent l'agrément de la musique. Résultat: les préférences entre sonorités consonantes et

dissonantes varient diamétralement entre les différents groupes, si bien que les Tsimanes ne perçoivent pas de différence. Les populations boliviennes, elles, manifestent une préférence légère pour les sons consonants.

Un individu consciencieux sera davantage attiré·e par des sonorités douces

Les Américain·e·s, eux-elles, perçoivent des différences importantes entre les sons consonants et dissonants, et d'autant plus parmi les musicien·ne·s. Aussi est-ce le facteur culturel qui est invoqué à l'issue de cette étude; le sujet des préférences musicales semble donc loin d'être épuisé. •

Pauline Pichard



Au fil des œuvres: L'or

Au fil du temps, l'or a conservé la même signification en histoire de l'art. Originellement emblème des divinités antiques et de la sainteté, il entretient son caractère sacré et précieux tout en traversant les époques.

Dans l'Égypte Antique, l'or est associé à la lumière du soleil, astre puissant et rayonnant, ainsi qu'à son dieu: Râ, le créateur de l'univers. L'or, ce sable doré qui borde les rivages du Nil, est réservé aux puissants de cette époque. C'est pourquoi ce métal noble incarne la chair même des divinités du Panthéon égyptien. La mythologie égyptienne étant fortement attachée à la notion d'éternité, les dieux et déesses sont représentés couverts de d'or. Ainsi leur pérennité s'incarne dans ce métal précieux au caractère inaltérable. Les sarcophages des pharaons, dont celui du célèbre Toutankhamon, deviennent les symboles de leur voyage éternel.

La sacralité de l'amour

Plus tard, l'usage de l'or dans l'art n'est plus réservé au monde des divinités. Pourtant, il garde la même signification: le sacré. Gustav Klimt, peintre viennois de la fin du XIX^e siècle, réalise une série d'œuvres où l'usage de feuilles d'or est central. Membre du mouvement de la Sécession viennoise, il est rattaché au mouvement d'Art nouveau et ses œuvres tranchent tant avec le réalisme que le romantisme. Les personnages aux traits courbés et l'usage de feuilles d'or sont représentatifs de son art. *Le Baiser*, réalisé en 1908, est inspiré des mosaïques présentes dans les églises byzantines. La sacralité de l'amour est représentée dans



La Maestà, Duccio di Buoninsegna, 1308-1311

La puissance du divin

C'est à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance que l'or apparaît dans l'iconographie chrétienne. Dans les lieux de culte, les mosaïques dorées ornent le fond des scènes religieuses, permettant ainsi la mise en lumière de l'objet central: le Christ ou la Vierge Marie. Les auréoles des saints sont elles aussi réalisées avec des feuilles d'or, tout comme les trônes où siègent les icônes religieuses. Dans les représentations sacrées, l'or incarne la divinité et la puissance. Ainsi, la célèbre *Maestà de Duccio* et son arrière-plan d'or ou encore le retable de *L'Adoration de l'Agneau mystique* de Van Eyck illustrent parfaitement l'apparition et la mise en valeur de l'or dans les représentations religieuses. Les feuilles d'or recouvrant ces tableaux scintillent à la lueur des bougies présentes dans les églises, symbole de sainteté et de lumière divine.

cette mosaïque dorée qui enveloppe deux personnages qui s'enlacent.

La nature célébrée

À la fin du XIX^e siècle, les touches de jaune et d'or sont elles aussi emblématiques des œuvres postimpressionnistes de Van Gogh. Dans son œuvre *La Nuit étoilée*, les astres semblent scintiller. Cette teinte dorée est reprise dans les éléments de la nature: les tournesols, les étoiles, la paille, mais aussi le soleil. Ainsi, la lumière est incarnée dans la nature par la couleur or. C'est d'ailleurs l'usage du violet et du bleu, complémentaire au jaune doré, qui permet de révéler et d'accentuer la lumière. Chez Van Gogh, la célébration de la nature se fait donc par l'application de cette teinte à qui il voue une véritable ode. •

Axelle Burnier

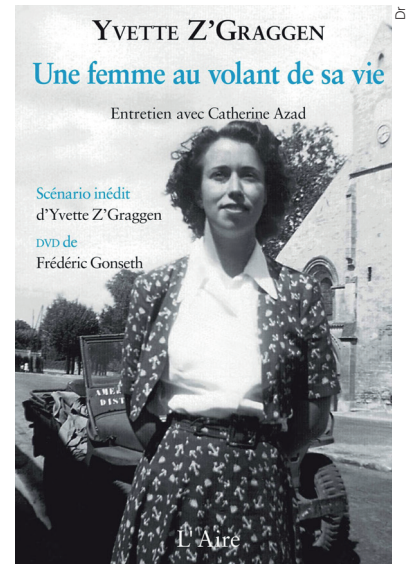
Z'Graggen, prototype de la femme moderne

Née il y a maintenant plus de cent ans, l'autrice genevoise a surmonté des obstacles qui semblaient infranchissables pour une femme de son époque, ceci pour devenir une des figures suisses les plus emblématiques.

Avec une carrière qui dépasse sept décennies, Yvette Z'Graggen a laissé sa marque dans le paysage littéraire avec plus de vingt romans et récits à son nom, qui lui ont rapporté de multiples prix dans toute la Suisse. Mais Z'Graggen était aussi un exemple de vie: son enfance tourmentée par des problèmes familiaux, ainsi que des exigences parentales envers sa vie professionnelle, n'ont pas empêché qu'elle suive son parcours selon ses propres convictions.

Des œuvres remplies d'héroïnes

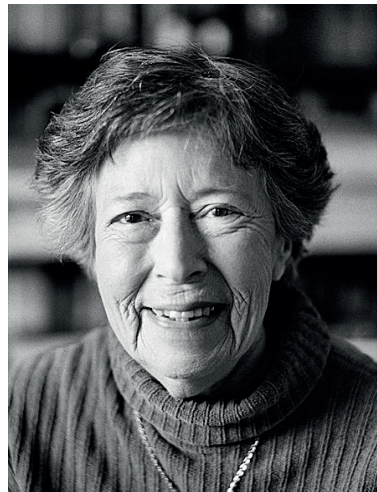
Même si Z'Graggen n'a pas été militante pour les droits de la femme, ses livres ont bel et bien été un exemple de leur libération. À une époque où *Le guide de la ménagère* était un des seuls écrits accessibles à beaucoup d'entre elles, Z'Graggen décrivait des personnages féminins tridimensionnels, avec des vies proches de la réalité, d'une modernité inédite. Pratiquement tous ses romans ont pour protagonistes des femmes de tous les âges, et de différentes classes sociales; Michèle, dans *L'Appel du rêve*, veut vivre sa vie indépendamment de ses parents, pétris de préjugés, en partant loin d'eux. Cornelia, dans son livre éponyme, nous montre que l'amour est accessible pour une femme de plus de cinquante ans. Marie, dans *Matthias Berg*, ne craint pas de rechercher le passé tourmenté de sa famille. Des thèmes qui peuvent paraître plus légers aujourd'hui, mais qui ont



inspiré des milliers de femmes à se battre pour leurs droits, dans une Suisse qui ne leur a donné le droit de vote qu'en 1971 et où l'égalité des sexes n'est toujours pas acquise.

La mémoire comme outil littéraire

Deux autres aspects sont aussi récurrents dans les écrits de Z'Graggen: le souvenir et le questionnement. Fille d'un père avec des pensées antisémites, son rejet de ces idées se retrouve dans ses héroïnes, avec lesquelles elle partageait beaucoup de points communs. Elle a été l'une des premières à s'interroger sur la place de la Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale, qui, selon elle, aurait pu (et aurait dû) s'exprimer sur les horreurs de l'holocauste bien plus tôt. Z'Graggen a exprimé sa propre «culpabilité» en disant qu'avec le recul ces terribles événements étaient évidents, mais que les Suisses ont préféré ne pas intervenir et fermer les yeux sur la situation. Ainsi, quelqu'un comme Yvette Z'Graggen, qui n'a jamais craint de se poser des questions sur des sujets sensibles et qui a participé à l'émancipation de la femme durant sa carrière, sera inscrit dans la mémoire de la Suisse comme l'une de ses plus grandes artistes du XX^e siècle. •



Erling Mandelmann

Caique Cardoso

Concept en image: La beauté

PHILOSOPHIE • Dans notre quotidien, la beauté évoque des expériences saisissantes et l'appréciation d'objets pour les bénéfiques que nous pouvons en retirer. Mais n'est-ce pas là une limitation médiocre de notre vécu ?

Être touché-e par un coucher de soleil, ou encore apprécier l'esthétique d'un repas gastronomique? Le premier cas touche à quelque chose qui ne peut être réduit à des mots. C'est la transcendance de Karl Jaspers, une sensation qui échappe à toute tentative de description. Tout au plus, le langage peut, comme Jaspers le dit, montrer l'existence d'un possible. Cette beauté insaisissable pointe vers des aspects intangibles de la réalité. Platon, lui, l'évoquait dans la mystérieuse beauté d'une femme. Mais le second exemple touche à des aspects très concrets, fonctionnels. David Hume résumait la beauté d'un objet à sa capacité à nous donner du plaisir ou être profitable. Dans notre exemple,



l'objet de notre expérience consiste en une suite de mets. Nous apprécions leur beauté visuelle, mais aussi leur odeur, leur goût et texture, et peut-être aussi les conversations que nous entretenons avec nos compagnons.

Mais est-il juste de cantonner la beauté à la recherche de satisfaction?

Le plaisant ou la plénitude

Observons alors que ce qui lie ces expériences est la plaisance du vécu sensoriel. Le crépuscule par sa capacité à nous émouvoir

profondément, le festin pour les sensations agréables qu'il nous procure. Mais est-il juste de cantonner la beauté à la recherche de satisfaction? Le Japon traditionnel ne dissimule pas la valeur de ce qui nous dérange. Emblématiques, les fleurs de cerisiers témoignent de la beauté de ce qui se meurt, et nous rappellent notre propre mortalité. Pensons-nous donc qu'en évitant ce qui nous irrite, nous vivons une vie plus heureuse? N'est-ce pas dans l'acceptation totale de la fantastique variété de la vie que chaque bouchée devient une extase? •

Nicolas Belleville

Quand s'engager rime avec écriture

MOBILISATION • Outil influent, l'écriture est une arme redoutable pour amener un changement sociétal. La littérature engagée interroge le rapport des écrivain-e-s au monde et continue de fasciner aujourd'hui.

«L'écrivain engagé sait que la parole est action: il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer», écrivait Jean-Paul Sartre dans son essai *Qu'est-ce que la littérature?* en 1948. S'impliquer par l'écriture dans les débats de la société à laquelle nous appartenons s'impose comme une évidence pour le philosophe français.

Le désir des écrivain-e-s de défendre des causes à travers leur écriture demeure

L'écriture est considérée par Sartre comme une action sur le monde dans le but de le transformer et dont l'écrivain-e doit assumer la responsabilité. En 1945, Sartre développe pour la première fois ses idées dans la revue littéraire et philosophique *Les Temps modernes*, qui

connaît un franc succès en France. Révolutionnaires, ses positions brisent la tradition de neutralité politique dans la littérature imposée sous les régimes nazi et de Vichy lors de la Deuxième Guerre mondiale.

Le révolutionnaire devient l'opresseur

Les écrits de la littérature engagée traversent les époques et nombreux-ses sont les auteur-ices ayant dépeint le monde social qui les entourent. C'est le cas du célèbre auteur britannique George Orwell, qui adresse une critique au stalinisme et souligne les échecs de la révolution russe de 1917 dans son ouvrage *La ferme des Animaux*. Cette fable décrit une société d'animaux qui prend la décision de se révolter contre ses propriétaires et de s'emparer du pouvoir. Cependant, malgré les espoirs d'un nouvel ordre égalitaire, cette tentative de rébellion aboutit à la création d'une société oppressive pour ses membres. À travers cette dystopie, Orwell souhaite démontrer que «les révolutions



n'engendrent une amélioration radicale que si les masses sont vigilantes et savent comment virer leurs chefs dès que ceux-ci ont fait leur boulot». Opposé à la guerre d'Indochine, le poète Boris Vian utilise à son tour la prose en 1954 afin de véhiculer ses positions antimilitaristes. Sous la forme d'une lettre adressée au président de la République française, un homme appelé à la mobilisation y partage son refus de s'engager dans une guerre meurtrière et son intention de désertir. Dès sa parution, ce texte adapté en chanson choque l'opinion

publique et est rapidement censuré par les autorités. Il sera néanmoins repris dans les années 60 lors de mobilisations s'opposant à la guerre du Vietnam.

L'écriture engagée, toujours d'actualité?

Préserver l'environnement, lutter contre les injustices sociales ou prévenir les féminicides: le désir des écrivain-es de défendre des causes à travers leur écriture demeure. Aujourd'hui, des romans tels que *La couleur des sentiments*, de Kathryn Stockett représentent une littérature incontournable et contribuent à la conscientisation des inégalités raciales dans la société. Professeure à l'Université de Québec, Judith Émery Bruneau conclut que l'écriture engagée est la «conséquence du désir profond de l'auteur-ice de changer les choses en agissant sur le monde». Reste à réfléchir au sens de ces paroles et à prendre sa plume... •

Gaëlle Dubath

Textes à trous

Dans ce dernier numéro avant l'arrivée du printemps, *L'auditoire* vous propose quelques textes à trous qui pourront vous occuper la belle saison.

1. Les Prévôtois sont les habitant-e-s de _____. Cette appellation est dérivée du mot "prévôté" qui désigne une unité de justice ou de gendarmerie.

2. _____, surnommée "île de beauté", est typique du croisement entre deux frontières se battant pour elle mais elle ne veut appartenir à personne.

3. Alors que tout humain utilise le même muscle pour l'exprimer, le _____ fait polémique quant à ses frontières. À partir de quand ou de quel lieu est-il un critère de distinction?

4. La _____ et la _____ sont les deux seuls pays à avoir des frontières numériques.

5. Je te permets de t'évader de ton quotidien, d'imaginer les scénarios les plus fous. Je suis un sujet de psychanalyse et de discussion, à différentes interprétations. Parfois, je m'évapore et parfois je deviens réalité. Je suis _____.

6. La _____ est reliée par la Manche à la _____.

7. Vaste mais sans frontière physique, _____ est encore très peu réglementé mais a de tout temps suscité beaucoup d'intérêt. Dans les années 60, deux des plus grandes puissances mondiales ont fait la course à _____ et les _____ ont gagné.

8. Le _____ est la frontière de nulle part.

9. Aux _____ les frontières sont représentées par les athlètes de haut niveau.

10. L'Inde, le Pakistan et la Chine se disputent la région du _____, fameuse pour sa bonne cuisine.

Réponses:
1. Moutier
2. La Corse
3. Le langage
4. Chine et Russie
5. les rêves
6. Grande Bretagne et la France
7. L'espace, la lune, américains
8. Le no man's land
9. Jeux olympiques
10. Cachemire